7° Année - N. 352

JEUDI 14 NOVEMBRE 1968

Le numéro 0 tr. 70

HESOCHALLS

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Georges BRUTELLE

Rédaction: 12. Cité Malesherbes - PARIS (9e)
Téléphone: TRU 76-34

ABONNEMENTS
France 17 F. semestre
Etranger 20 F.

NOUVELLES VAGUES DE GRÈVES ET DE RÉPRESSIONS EN ESPAGNE

par Jules Humbert-Droz

Les mineurs des Asturies et les ouvriers des aciéries du Pays basque ont toujours été parmi les travailleurs les plus combatifs d'Espagne. Malgré le régime fasciste de Franco, ils ont gardé la tradition de lutte de classe de l'Union Générale du Travail, l'organisation syndicale liée au Parti socialiste espagnol.

Plusieurs fois déjà sous le régime franquiste, les mineurs des Asturies ont donné le signal d'une lutte qui gagna toute l'Espagne. Ils sont de nouveau en grève. Le 30 septembre, un mineur fut tué lors d'un accident de travail dans la mine « Polio ». Lors de son enterrement, 237 ouvriers de la mine voisine « Baltasara » cessèrent le travail pour rendre un dernier hommage à leur camarade de travail. La société d'Etat Hunosa qui s'efforce de regrouper les mines privées de secteur pour en rationaliser le travail et à laquelle appartiennent les deux mines mentionnées, condamna les ouvriers de la mine Baltasara à une amende pour avoir quitté le travail sans motif valable, affirmant que les ouvriers de cette mine n'étaient pas les collègues de travail de l'ouvrier victime de l'accident, bien que les deux puits appartien-nent à la même société et les ouvriers au même syndicat.

Les mineurs refusèrent de reprendre le travail tant que cette sanction ne serait pas

annulée.

Les mineurs des autres mines des Asturies, nationalisées et privées se solidarisèrent avec les grévistes. Deux autres mineurs travaillant dans une troisième mine de la même entreprise avaient trouvé la mort le 18 octobre dans un semblable accident. Le représentant de l'entreprise affirma que ces accidents mortels étaient inévitables, ce que les mineurs contestent naturellement. Actuellement, 5.000 mineurs des Asturies sont en

Por robar dos sandías y un melôn

La agencia « Fiel », comunica lo que sigue : « En un edicto publicado en el « Boletín de la Provincia de Badajoz », el Juzgado comarcal de Puebla de Alcocer hace saber que se tramitan diligencias previas, de carácter criminal e indeterminado, por hurto de dos sandías y un melón ; hecho ocurrido el día 7 de septiembre último en una finca del término municipal de Talarrubias »

Para que luego se diga que en la España de Franco no se persiguen criminalmente a los ladrones. ¡ Como encuentren a ése...! ¡Claro que lo tiene bien empleado, por robar dos sandías y un melón! ¿ Por qué el cuitado no se ha fijado en el alto ejemplo de los que forman los consejos de administración de la Banca y de las grandes empresas, de las jerarquías de la Cruzada

grève. L'entreprise d'Etat Hunosa occupe 22.000 ouvriers.
Les ouvriers en grève cherchent à étendre le mouvement
à l'ensemble des mineurs. Les
ouvriers des Asturies sont
connus pour leur sens de la
solidarité. Une fois de plus, le
rôle du syndicat franquiste qui
prétend établir le dialogue entre patrons et ouvriers et éviter ainsi les conflits, démontre
sa faillite et son inutilité.

Ce conflit apporte aussi la preuve que la nationalisation des entreprises et leur concentration dans un trust d'Etat n'a rien de commun avec le socia-lisme. L'Etat patron est plus conservateur que le patron privé et il dispose de la police et des tribunaux pour défendre ses intérêts. Pour qu'une en-treprise collective devienne une entreprise socialiste, il faut que les ouvriers qui y travaillent obtiennent le d'autogestion ou en tout cas de cogestion. C'est ce que l'Etat soviétique n'a pas compris. Les nationalisations avec ou sans indemnités aux anciens propriétaires privés n'est un pas vers le socialisme que si le travailleur cesse d'être le prolétaire, qui n'a rien à décider dans son entreprise, pour devenir un collaborateur ayant droit de décision.

Le mouvement des Asturies se produit au moment où le Conseil de guerre s'est réuni à Las Palmas, le 18 octobre, pour juger et condamner 28 ouvriers qui furent arrêtés le 15 septembre sur la plage de Las Palmas alors qu'ils tenaient une réunion à la suite du conflit qui avait éclaté dans la fabrique Satra. Le procureur affirme que ce sont des ouvriers ayant des opinions communistes! Un policier en civil se serait joint aux ouvriers pour les moucharder. Lorsqu'il invita les ouvriers à se disperser, il y eut une bagarre qui permit l'arrivée de renforts de police qui naturellement furent fort mal accueillis. Les 28 ouvriers arrêtés et jugés sont accusés de rebellion et d'injures aux agents. Un des accusés fut condamné à huit ans et quatre autres à trois ans de prison pour injures aux agents, trois à cinq ans de prison. huit à trois ans, sept à deux ans et deux à un an pour rebellion. Trois accusés furent acquittés.

Cette monstrueuse condamnation qui devait terroriser les mineurs des Asturies en grève n'a pas brisé leur mouvement qui s'étend. Nous ne saurions passer sous silence les forfaits de la dictature fasciste qui condamne socialistes, communistes ou simples syndiqués pour des actes de solidarité ouvrière. Ces lourdes condamnations n'ont d'égales que celles que viennent prononcer les tribunaux d'U.R. S.S. et de l'Allemagne de l'Est contre les jeunes qui ont osé protester contre l'intervention militaire des cinq Etats du Pacte de Varsovie en Tchécoslovaquie.

A l'Ouest comme à l'Est, c'est l'Etat totalitaire qui se défend contre la liberté d'opinion et de réunion. Et c'est au nom de cette liberté brimée que nous élevons notre protestation.

Ante la provocación de Hunosa y de las autoridades, los mineros asturianos se mantienen en huelga

LA SITUACION EN ASTURIAS empeora. La huelga minera lleva ya más de un mes de duración y en los últimos días se ha hecho más patente la mala intención de Hunosa y de las autoridades, especialmente el gobernador civil, que no cesan de provocar a los trabajadores. ¿ Qué es lo que pretenden ? La respuesta no puede estar más clara : cargar sobre los trabajadores y hacérselo pagar, los años de imprevisión y de alegre explotación de las minas, sin otras miras que sacar inmediatos beneficios por parte de las empresas ; la no renoación del utvillaje ni modernización de los procedimientos de extracción; la no readaptación del personal sobrante ni la aplicación de una política social justa y humana; la falta de comercialización, etc., etc. Todo esto unido al deseo de someter a una región indócil a los abusos del régimen y a una clase trabajadora que figura a la vanguardia de la española en la lucha por la justicia social y la libertad.

Desde que comenzó la huelga, a primeros de octubre, a causa de las sanciones impuestas por Hunosa a los trabajadores que habían asistido a las exequias de un compañero muerto en accidente de trabajo, el conflicto ha tenido altos y bajos en cuanto al número de obreros en paro. Este llegó a alcanzar ocho mil mineros y en los últimos días de la pasada semana no baja de los tres mil. Pero la situación es muy tensa y el malestar entre los trabajadores muy profundo. Un nuevo accidente de trabajo mortal se produjo el 29 de octubre en el pozo San Mamés, lo que eleva a cuatro el número de mineros muertos en accidentes de trabajo en menos de un mes. Esto da idea de las condiciones de seguridad que existen en las minas asturianas.

En estos momentos, la huelga afecta, principalmente, a los pozos siguientes, comprendido el grupo Polio, clausurado por la empresa : Llamas, Baltasara, San Nicolás y Barredo, de la zona de Mieres ; San Luis, Modesta, Samuno, Fondón y María Luisa, de la zona de Langreo.

El gobernador civil de Oviedo, José Manuel Mateo de Ros, falangista al servicio de los intereses más reaccionarios del capitailsmo, ha difundido por radio y en la prensa una larga nota canallesca, atribuyendo de la manera más cínica a los trabajadores toda la responsabilidad del conflicto y pretendiendo justificar la actitud de Hunosa. Para ese desvergonzado los trabajadores son los culpables de la grave situación que atraviesa desde hace años la industria minera asturiana, de la falta de inversiones en la misma, del hundimiento, en fin, del sector minero hullero. Para él no hay problema social ni de otra índole en las minas; todo el malestar está

producido por los mineros asturianos, a los que debe creer borregos, se dejan conducir por « determinados individuos, compañeros suyos de trabajo, pero no en la defensa de los justos y legítimos intereses del trabajador minero (¿ cuáles son para Mateo de Ros esos « justos y legítimos intereses del trabajador minero»?), presionan fuera y dentro de las explotaciones para que no se acuda al trabajo o bien para que se sumen a esta situación los que siguen prestando su servicio con toda normalidad », según dice su nota, en la que insiste que la reestructuración y el fortalecimiento de la economía del sector minero se viene abajo « con esta falta persistente al trabajo, con estas actitudes de solidaridad mal entendida y este dejarse llevar por opiniones y presiones de los reducidísimos grupos de índividuos que sólo actúan por móviles no laborales y sí exclusivamente políticos ».

Ya tranquilizada su conciencia y con la satisfacción de haber descubierto que toda es la obra de unos cuantos, se mete de lleno en lo suyo, en lo único que sabe hacer, para lo que es gobernador : en la represión contra los obreros. Y lanza estas advertencias :

« Si los productores de los pozos donde existe anormalidad laboral no se reintegran inmediatamente al trabajo, las empresas no tendrán más remedio que ir extremando las sanciones, de acuerdo con lo que prevén las normas laborales vigentes y se producirán cierres de explotaciones, quedando restringidos a todos los efectos los contratos de trabajo de aquellos productores que persistan en su actitud de no asistencia ».

« Los que provoquen el paro, presionen o coaccionen a los productores para que abandonen el trabajo o no se reintegren al mismo, serán detenidos por orden de mi autoridad y puestos a disposición de los tribunales competentes, ya que tales coacciones y amenazas s o n delictivas de acuerdo con la Lev. »

acuerdo con la Ley.»

El clásico « garrotazo y tente tieso » contra los trabajadores es la manera que tiene esa autoridad, jefe provincial del Movimiento, de resolver el grave problema que los obreros no han planteado, del que son por el contrario sus primeras víctimas.

Hay que demostrar a los mineros, en primer lugar, y al gobernador y las empresas después, que los valerosos mineros asturianos no están solos; que su causa es la de todos los trabajadores españoles; que la solidaridad efectiva es un hecho real y constante entre la clase obrera; que a la provocación se responde con el sentido de responsabilidad y con la conciencia de clase.

Del licenciamiento de la Falange a la cobardia agresora

El socialismo es actualidad en España. Del socialismo como tendencia « in menti » en la población española, aunque se reduzca el valor del socialismo como partido. El socialismo económico gusta teóricamente mucho; el político es harina de otro costal, como si pudiera separarse formalmente uno de otro. La revista «Indice » ha publicado un trabajo, excelente, sobre Tomás Meabe, al que se examina desde el ángulo heroico y humano. No tenemos nada contra este artículo, sino comprobar que la ideología socialista se abre camino en un ambiente confuso y condicionado por el relajamiento natural de la dictadura. Al libro de Juan José Morato, « Pablo Iglesias, conductor de muchedumbres », se unen los textos de Jaime Vera, de Besteiro y de los ensayistas actuales de orientación y a veces de identificación militante socialista, propagandistas o divulgadores de la línea y conducta del Partido Socialista Obrero Español, impregnado hasta sus más

recónditos meandros por la evolución revolucionaria marxista, que es, a nuestro entender, la única que recoge las aspiraciones genuinas del pueblo español y las plasmará, estamos seguros, en realidades fecundantes. No le fal-

Por Rocha ALBA

ta la plataforma política, econômica y social, sin la cual sería igual que pedir oro de ley a un alquimista. Todo lo que se pretenda hacer al margen de las reglas de la ciencia sociopolítica, incluso de las corrientes sociológicas que penetran en la sensibilidad en un pueblo, es tiempo perdido.

También en el periódico « Madrid », del Opus neoliberal, se acaban de publicar dos artículos de Amado de Miguel, señalados en la cabecera, acerca de « El socialismo nacional ». No descubre nada nuevo el periodista : en

España existe consciencia socialista a flor de piel, aunque no pueda decirse en voz en grito. Pero el articulista enlaza socialismo con comunismo, pues con el mayor descaro cita al secretario general comunista dentro de la ideología socialista, lo que implica una adulteración, mayestática, sibilina, artificial de materia prima. Lo verdaderamente importante, viene a decir el señor De Miguel, es que el socialismo histórico, el que hizo la guerra, de pronto llena las inquietudes de la población culta española y forma una corriente que no se debe 'gnorar porque sería alejarse de la realidad. Siendo un examen superficial de la conciencia social de nuestro país, aun percatándonos que es una exposición parcial y pueril en su contexto lítico, por lo pronto se ha dicho algo. Pero sabe perfectamente el autor, aunque no lo diga, que hablar de socialismo sin estar inserto en el partido de Pablo Iglesias, el P.S.O.E. de ayer y de hoy,

(Pasa a la página 2.)

America

Crônica del Caribe

"Entre la libertad y el

Arciniegas « Entre la libertad y el miedo » en su décima edición, publicada en 1958. Desde entonces no se han hecho más ediciones de este libro.

¿De qué trata «Entre la libertad el miedo»? Pues de la historia contemporánea de Latinoamérica. O mejor dicho, de la historia de cada uno de los países que forman este continente. Y esta historia reciente está, desgraciadamente, plagada de dictaduras que no solamente arruinaron y embrutecieron a los países que las soportaron, sino que hicieron perder a Latinoamérica la aureola de tierra de la libertad que se había ganado en su lucha por la independencia contra el centralismo español.

Es sorprendente que en unos países que vieron la luz bajo el impulso de los más preclaros ideales de justicia y democracia, pudieran darse los especimenes de dictadores cuyos atropellos y crimenes dejaron chiquitos a todo lo negativo que pudieron tener encomenderos y virreyes espafioles del tiempo de la colonia.

Refiriéndose a estos dictadores a la era aciaga que representa Germán Arciniegas nos dice : « Hay dos Américas : una es la América visible; la otra, la invisible. La visible se expresa a través de los organismos oficiales, de los presidentes, de las embajadas ». Y la invisible, « reprimida y silenciosa, es una vasta reserva para la revolución. Las dos Américas tienen una falsa apa-

En este libro vemos cómo un demagogo, Perón, secundado por la no menos demagoga Evita, explotando el mito de los descamisados, que han seguido siéndolo durante y después de la dictadura, dispuso a sus anchas de una nación culta como la Argentina ; cómo un esquizofrénico, Laureano Gómez, asesorado por agentes franquistas, sumió a Colombia, país de tradición civilista, en un mar de sangre y lágrimas ; cómo un analfabeto, Rafael Leónidas Trujillo, el chacal del Caribe, con la complicidad de la infanteria de Marina yanqui, hizo de la República Dominicana su hacienda personal ; cómo un general gangster, Pérez Jiménez, puso el presupuesto venezolano a su propio servicio ; cómu un brujo negro, Duvalier, reina sobre un país que tiene 95 por ciento de analfabetos. Y podemos alargar lista, pero bastan con estos ejemplos. Arciniegas va usando, en la exposición que nos hace, su estilo claro, irónico e implacable para mostrarnos la podredumbre y la gangrena de las dictaduras que cubrieron de oprobio a Lati-noamérica. Con todo y ser muy los crimenes, atropellos, despilfarros, quizá sea más grave la falta de perspectiva que el dictador en general tiene con relación al futuro de su país. A un periodista francés que entrevistaba a Trujillo sobre los distintos aspectos de su política, y uno de éstos era el futuro de la Dominicana, Trujillo le contestó que él. Trujillo, estab allí y eso bastaba. Es decir, que el dictador ha hecho suya la fórmula del frívolo Luis XV, « después de mí, el diluvio ». Y efectivamente, después de él vino el diluvio bajo la forma de la revolución de 1789.

Germán Arciniegas nos dice en uno de los capítulos del libro : « Los caudillos, las dictaduras y hasta los golpes militares se han apoyado inicialmente en sectores populares, a veces en auténticas mayorías. Son golpes que se anuncian siempre con algo que en sustancia es el ideal democrático: lucha contra los privilegios, Gobierno representativo del pueblo, guerra al fraude electoral y a la corrupción administrativa. más, ni la muerte de la libertad,

Hemos leído el libro de Germán ni el despotismo ». Esto no solamente ocurre en Latinoamérica sino en cualquier parte del mundo que cae bajo una dictadura. El dictador dice una cosa y hace exactamente lo contrario. Ahora bien, ¿ hasta qué punto se puede engañar a los pueblos ? ¿ No se

Por Adolfo Leôn

hacen éstos cómplices, por lo menos al principio, del dictador ? ¿ Y no es ya demasiado tarde cuando quieren reaccionar ?

Claro está que no todo es dolor en el libro de Arciniegas. Junto a los espeluznantes capítulos que parecen surgidos de la mente alucinada de Edgar Allan Poe, tenemos los luminosos que describen el proceso revolucionario mejicano. Cómo una vez sobrepuesto el período dictatorial de Porfirio la subsiguiente violencia de Pancho Villa y Emiliano Zapata, los asesinatos de Madero, Carranza y Obregón, surge el Partido Revolucionario Institucionalista que ha hecho de Méjico un país moderno, progresista, respe-tado y admirado. Y no es que todo sea perfecto en Méjico, pero dentro de un clima de democracia y libertad se está buscando esa

Esta edición de « Entre la libertad y el miedo » es, como hemos dicho, de 1958 ; por ello Germán Arciniegas no podía prever el desarrollo de los acontecimientos

cubanos, es decir, la caída del sargento Fulgencio Batista y el triunfo del Movimiento 26 de Julio acaudillado por Fidel Castro. Todos pensamos entonces que Cuba entraba definitivamente por la vía de la democracia, y que esa democracia que se anunciaba no ya como una simple democracia política, sino como una democracia social, seria ejemplo para el resto de América. Desafortunadamente nos equivocábamos. A pesar de las declaraciones que Fidel Castro hizo al periodista norteamericano Jules Dubois, del « Chicago Tribune », y que éste reprodujo en su libro título, precisamente, « Fidel Castro », en el sentido de que él, Castro, no era comunista. su movimiento derivó cada vez más rápidamente hacia la órbita rusa, no sin que ciertas torpezas yanquis fueran ajenas a este proceso.

La dictadura comunista de Fidel Castro, por oposición a los tipos de dictaduras fascistas que hasta ahora habia conocido Latinoamérica, presenta nuevos inrrogantes, muchos de los cuales ya han sido contestados. Y si no sabemos de qué manera afectará a la dictadura cubana el nuevo brutal atropello cometido por el stalinismo soviético contra el culto pueblo checoslovaco, lo cierto es que esperamos con impaciencia la nueva edición de « Entre la libertad y el miedo », en la cual no faltará el análisis agudo que Arciniegas hará del régimen

LETRAS

Apenas habiamos enviado la nota necrológica dedicada a nuestro compañero Martín Lavielle, nos llega la noticia del falleci-cimiento de otro veterano del sindicalismo postal : Salvador Rius, fallecido en Castellón, pasados los setenta años, víctima de larga enfermedad de las vías respiratorias, a la que contribuyeron las persecuciones de que fue objeto desde que en julio del 36 quedó en manos de los franquistas.

Salvador Rius era prototipo de militantes sindicalistas y socialistas. Funcionario técnico de Correos, conocía a fondo todos los servicios postales, lo que le valió que el Sindicato de Correos le designase para diferentes Comisiones de Reformas y de represen-tación del personal en el seno de la Administración durante el período republicano, en las que contribuyó muy eficaz y compe-tentemente a reformar las viejas y rutinarias concepciones de los tiempos de la monarquía. Durante los años 20 y hasta el momende la sublevación militar-fascista, actuó intensamente en los medios postales y socialistas de Zaragoza, donde al proclamarse la República existía una pléyade de compañeros admirables, que fueron casi todos víctimas, de una manera o de otra, del cainismo de los postales que por miedo o por interés se colocaron del lado de la sublevación. De aquel valioso grupo, queremos hoy unir en el recuerdo los nombres de los compañeros Salvador Soler, hombre de cuerpo entero, en quien la acción era indisoluble del pensamiento, que murió, las armas en la mano, defendiendo a la República en los primeros días de la guerra « incivil » ; Lorenzo Ciordia, hombre bueno por excelencia, todo bondad y rectitud, fusilado por socialista en los primeros días de la ocupación de la capital aragonesa ; hermano de Salvador, Miguel Ríus, discreto, modesto y tan consecuente como desinteresado en la acción sindical y profesional cotidianas, igualmente fusilado por sus ideas socialistas; Juan Joven, víctima de odios mcalificables, pues por su juventud no había tenido ocasión todavia de significarse sindical ni politicamente ; Manuel Pascual, aragonés por los cuatro costados funcionario modelo ; Tomás Orós, a quien consagramos recientemente otra nota necrológica, con motivo de su muerte... La lista sería demasiado larga para citarlos a todos.

Salvader Rius logró salvarse del pelotón de ejecución. Pero nuestros enemigos, después de hacerle pasar por cárceles y vejaciones sin cuento, no le permitieron reincorporarse a su puesto en el Cuerpo de Correos, por lo que pasó miserias interminables - con él su familia— hasta que a en su vejez pudo encontrar trabajo particular, a base de que sus patronos se aprovechasen de sus necesidades y situación precaria. Al llegar a los setenta años de edad consiguió que se le reconociesen sus derechos a la jubilación, con lo que se vio en sus últimos momentos al abrigo de la miseria.

Ante el interminable y funebre desfile de los compañeros de solera que nos dejan para siempre, el corazón se sobrecoge. No sólo por las pérdidas en sí, sino por la dificultad de poder formar hoy militantes de arraigadas convicciones y que en la acción sindi-cal y política cotidianas pudieran ir adquiriendo la experiencia y los conocimientos que requierent los problemas sindicales de hoy dia. De ahi que para todos de-biera ser patente y apremiante el restablecimiento de las libertades cívicas y sindicales en España, previa la desaparición del régimen actual y cuanto éste significa. Las bajas definitivas de veteranos como Salvador Rius debieran servir de 11a m a d a a la concienca de todos los jóvenes trabajadores de Correos, Telégrafos y Teléfonos, para que inspirándose en la conducta de tantos compañeros admirables que todo lo sacrificaron a la causa común, fuesen incorporándose a las filas de cuantos —jóvenes y veteranos luchan consecuente y constantemente por la auténtica libertad y la justicia social para todos, dentro de una España en la que la democracia republicana no sea una simple frase, sino un sistema de convivencia y un medio para llegar a la plena expansión de la personalidad humana y a la cooperación armoniosa y fraternal entre todos los pueblos y regiones de nuestro país.

El Secretariado Profesional de Comunicaciones - C.T.T. (Afiliado a la Internacional Personal de Correos, Telégrafos y Teléfonos (I.C.T.T.)

Del licenciamiento de la Falange a la cobardía agresora

(VIENE DE LA PAG. 1.)

es tan pacato y cicatero como pensar llegar a la Luna en el avión de Lindbergh.

Cantarero del Castillo, en una encuesta que ha realizado « Informaciones » sobre la problemá-tica presente de la Falange, recuerda que no hay un solo intelectual o científico de calla inscrito en la Falange, ya que éstos se han deslizado hacia el socialismo, lamentación concordante con la de « Madrid ». Hubieron de separarse, cabe añadir, por la frustración y el fracaso de una doctrina desprovista de atracción y engarce en la mentalidad del español, por mucho que nos hablen ahora del sentido joseantoniano de la vida y de la función política. La Falange, gimotean los añorantes, no ha podido hacer su revolución, contaminada por el medio capitalista donde se desenvuelve, a lo que obedece los gritos contra Solís en los actos celebrados en el Teatro de la Comedia el 29 de octubre, donde los jóvenes azules le llamaron traidor, mangante y otras lindezas por el estilo. Pero nosotros no compartimos la imagen de que nacionalsindicalistas no han hecho su agosto durante los treinta años de la dictadura. Solis, que controla los sindicatos oficiales, los deportes y la administración política del país, es hermano gemelo de Fraga, el mandarín de la información, quien condiciona Asociaciones de la Prensa al particular capricho de su partido. Así se ha visto en la reunión de la de Madrid, cuando Lucio del · Alamo, con su rostro de chacal, belicista empedernido, se salió con la suya imponiendo su presidencia por doscientos y pico de votos contra cuarenta. Estos cuarenta solicitaban que se estable-

ciesen dos Asociaciones, una que incluyera a los periodistas del Estado, a saber, los que pertenecen a los canales de propaganda Estado, y la segunda a los « independientes ». Los que pedían tal separación, entre ellos algunos opusdeístas y otros, pocos, verdaderamente demócratas, puesto que el periodismo es el sector más trivializado y comprometido del régimen, tuvieron que escapar como alma que lleva el diablo, antes de que los belicosos les rompieran la cara, no sin cruzar golpes y gritos.

Pero sigamos con nuestra relación. El ministro de Agricultura, Díaz Ambrona, es falangista, como el de Trabajo, Romero Gorría, el de la vivienda, el de Marina y otros tiburones con la boca abierta v la barriga llena. Entonces, ¿ por qué gritan esos malditos ?, nos preguntamos evocando a Don Juan Tenorio, cuyas calendas atravesamos. Lo ha dicho Serrano Suñer : la Falange debe ser licenciada, frase que, suponemos, le va a traer de cabeza por unos meses. Arrese y Fernández Cuesta -las barrigas más horondas que hemos visto nunca-, por el contrario, están convencidos que la Falange se halla en su tiempo dentro del Estado, comiendo en el Estado, condicionando el Estado. Cientos de actos públicos se han verificado con motivo del aniversario de su fundación, permitida por la República, cosa que no ocurre en la dictadura para con los partidos democráticos.

No les falta razón a los camaradas de Girón, que ni quieren ser cola de león ni cabeza de ratón, sino tigre, cola y cabeza de tigre. Todo para ellos, aun sabiendo que no representan siquiera por ciento de la población española. Los sucesos de ayer en

no son solos los elements integristas y del Opus los que andan a palos con los estudiantes demócratas y revolucionarios de la evolución marxista ; ahora han entrado en liza los elementos preparados por la Guardia de Franco, el Frente de Estudiantes Sindicalistas, antiguo SEU, que en vez de arremeter contra los del Opus, sus enemigos reglamentados, se enzarzaron con los demócratas y dejaron la Universidad como campo donde se ha desarrollado una batalla. Por primera vez en los últimos años, la Falange ha tomado la iniciativa, colocando murales y pasquines, inmediatamente arrancados y sustituidos por los del Sindicato Democrático. ¿ Significa esto que la Falange piensa entregarse a violencia ? La Universidad, como España, está perdida para los Solís y Girón, o sea, el plácido camaleón y el maestro mayor de la especie de los chacales. Ellos, exactamente igual que la dictadura, se sacan de la manga el peligro comunista, que no existe, aseverando que la rebeldía universitaria está programada por Radio España Independiente, como se lee hoy, 1 de noviembre, en los periódicos. Yo caminaba por la Gran Via madrileña cuando iba leyéndolo. Entonces no he podido evitar un acceso de risa un borbotón de carcajadas. La gente, sorprendida, ha comenta-

la Universidad son elocuentes. Ya

-Está loco.

Locos. Este es el diagnóstico de la sociedad burguesa española. Está enloquecida por el temor y por la cobardía agresora. Falangistas de Franco contra Opus los dos unidos contra la libertad y la democracia. Este es el hecho de hoy.

Tuventudes Socialistas

PARIS

Segundo Curso de oradores : el viernes 15 de noviembre, de 17.30 horas a 20,30, ejercicios prácticos dirigidos por A. Jimeno en los locales de la U.G.T.

Próximamente conferencia a cargo de Jacques Sauvageot, vicepresidente de la UNEF. Se anunciará en tablilla.

Recordamos que ha salido «Pope venir », los pedidos han de ham cerse a la redacción de « Porves nir »: 198, Av. du Maine, Pas

Asamblea general, el 23 de los corrientes. Se ruega a los jóvenes que reserven la fecha.

Durante el pasado mes de agosto el número de letras protestadas alcanzó la cifra de 30.086 lo que supone un aumento, sobre el mismo mes del año anterior de un 8'1 por ciento. Desde el mes de enero del presente año el número de protestos ha llegado a la cifra de 206.977 que representa un considerable aumento respecto al mismo período del año 67, en la que la cifra era de 182.244.

ASI VA ESPAÑA

Nuevas protestas de sacerdotes vascos contra la Iglesía de Franco

Un nuevo golpe acaban de dar sacerdotes vascos al integrismo franquista del obispo de Bilbao monseñor Pablo Gúrpide y a la Iglesia sometida al régimen. En la tarde del lunes 4 de noviembre, unos cuarenta sacerdotes se han encerrado en el Seminario Diocesano de Derio, en señal de protesta por la actitud del obispo. Conviene recordar que en agosto último otro grupo de sacerdotes ocupó durante una semana el obispado y que el obispo faltó a su palabra desautorizando al delegado episcopal « ad tempus », don José Angel Ubieta, y su Comisión asesora para los asuntos sociopastorales, lo que trajo consigo la dimisión del delegado y

de la Comisión. Estos, en un largo escrito que no ha publicado la prensa, explican y razonan su actitud, dejando en el lugar que le corresponde al obispo.

corresponde al obispo.

Recuérdese también que hay numerosos sacerdotes encarcelados, otros sometidos a proceso y bastantes multados con elevadas cantidades de pesetas. El obispo se ha puesto de parte de las autoridades en todos los casos. En realidad, monseñor Gúrpide sirve a Franco que es quien lo ha hecho obispo.

Los ocupantes del Seminario de Derio cuentan con el apoyo de los seminaristas y de buena parte del clero vasco. Otros sacerdotes de la diócesis, aproximada-

Seminario de el apoyo de de buena par-Otros sacerdo
A todo esto ha i señor Gúrpide coi en el que tras de de los sacero « desobediencia

Un alcalde muy moral

Tomamos del semanario « Triunfo » algunos párrafos de un bando sobre moral pública :

« El señor alcalde-presidente de la villa de Santos de Maimona (Badajoz), ha publicado este verano un bando sobre moral pública que, como suele decirse, no tiene desperdicio. Me lo envía un comunicante. He aquí algunos párrafos del bando:

nicante. He aquí algunos párrafos del bando:

1.—Se prohibe toda demostración pública de amor en calles,

vaias públicas y locales públicos que, además de no interesar a los

vecinos en general, son un atentado al decoro público, mal ejemplo

para menores y una tara moral para las propias personas que los

ejecutan.

2.—Se prohibe a las parejitas pasear, desde el anochecer en adelante, por lugares solitarios, considerándose por tales todos los que se encuentren fuera del casco urbano, incluido carreteras, caminos, etc.

3.—Dentro de las normas anteriores se consideran incluidas las caricias públicas de las parejitas de novios, que produzcan cualquier acto o extralimitaciones, tales como los vulgarmente conocidos por « novios bufandas », etc.

4.—Los propietarios, gerentes o encargados de locales y establecimientos públicos deberán invitar a abandonar el local a aquellas personas que puedan incluirse dentro de las normas de este bando.

5.—Las infracciones a las anteriores normas, además de ser sancionadas con arreglo a lo perceptuado..., llevarán aparejada la exposición pública, durante ocho días, de los nombres de los infractores

en pizarras instaladas en los lugares de costumbre. Como dice mi informante en su carta, se trata de una auténtica joya de literatura municipal. »

Acerca de genialidades de alcaldes se podrían llenar volúmenes. Sobre todo, cuando de verdad había en España alcaldes y el municipio constituía la institución más ágil eficaz y sólida de la nación. ¡Cuánta gloria debe España a sus municipios ! No hay que ir muy lejos y recordar el famoso parte del alcalde de Móstoles que inició la guerra de la Independencia, o al Ayuntamiento de ese pueblecito de Almería que declaró la guerra a Francia porque en este país se había ofendido al rey de España, Alfonso XII ; más recientemente, se contaría y no se acabaría de los actos de valor cívico y de honestidad personal de los alcaldes socialistas. En cambio,

¡ Cómo se ve que Los Santos de Maimona queda a trasmano de la riada turística! Sin embargo, es comprensible la indignación del alcalde y jefe local del Movimiento. En la España de Franco no hay más inmoralidad que la de las parejitas de enamorados, y contra ella se alza. ¿ Qué importa que en su pueblo haya una injusta distribución de la propiedad, que existan jornales de hambre, que la gente emigre, que falten escuelas y viviendas, que el pueblo no intervenga en la gestión municipal...? Lo trascendente, lo escandaloso son esos « novios-bufandas ». Hay que reconocer que el asunto ¡ es de abrigo!

La agitación universitaria

La protesta de los estudiantes sigue su curso. Pese a estar prohibido, celebraron en Madrid el acto homenaje al gran poeta León Felipe, recientemente fallecido en su exilio de Méjico. La huelga se desarrolla en casi todas las Facultades y también en las tres facultades de la Universidad Autónoma. La presencia de la policía y de la Brigada social dentro del recinto universitario es constante, pero los estudiantes no cesan de repartir propaganda antifranquista ni de colocar carteles murales con consignas. Se pide la evacuación de la policía de la Universidad.

La huelga de alumnos de Veterinaria se realiza en toda España. Hay informaciones de que es total en Madrid, León, Zaragoza y Córdoba. En Sevilla se han celebrado reuniones y manifestaciones de estudiantes para pedir el sobreseimiento de los expedientes incoados. Intervino la policía y hubo detenciones.

RECTIFICAMOS

En LE SOCIALISTE de 12 de octubre próximo pasado, atribuimos, por error, una frase a Santiago Ramón y Cajal que en realidad había sido pronunciada por Julián Besteiro. Es la siguiente : « En la Unión General de Trabajadores es donde tenemos campo para luchar contra el fascismo, contra la guerra y contra todas esas cosas.»

de Franco mente un centenar, han dirigido una carta al obispo aprobando la acción de los que se han encerrado en el Seminario. Estos inten-

tan obtener la dimisión del prelado y han enviado al Papa y al Nuncio emisarios con escritos explicando su actitud y pidiendo « que la Iglesia sea una Iglesia pobre que renuncie a los privilegios del capitalismo ». Piden también que el obispo sea designado libremente por el clero y los fieles de la diócesis.

A todo esto ha respondido monseñor Gúrpide con un ultimatum, en el que tras de calificar la acción de los sacerdotes como de desobediencia canónica grave, escándalo serio en los fieles, desedificación notable entre el clero mismo y hondo perjuicio en la recta disciplina y formación de los seminaristas a más de la violación de los derechos del seminario mismo y allanamiento de morada», añade «que tal comportamiento lo condenamos como desescandaloso, desedificante y dañino ». Por todo lo cual « ordenamos con plena firmeza que tales clérigos depongan su actitud y desalojen inmediatamente el seminario que ocupan ». « De lo contrario, los que no lo hicieran dentro del día de hoy incurren por ello mismo en quedar privados de todas las licencias canónicas para ejercer su ministerio sagrado y por tanto sus-pensos de todo oficio clerical. »

Pese a ese ultimátum, los sacerdotes siguen encerrados en el seminario cuando ya ha pasado el plazo señalado por el prelado. No nos extrañaría que el mismo obispo requiriera a la fuerza pública para desalojar a los sacerdotes. ¿ No es en realidad monseñor Gúrpide un funcionario del Estado franquista ?

El límpiabotas de los Campos Eliseos

Por Purificación Tomàs

Han sido de profunda ilusión para mí los dos viajes que realicé a Francia después de muchos años de ausencia del continente europeo. Prendida en la firme decisión de no volver a pisar tierra de España mientras Franco tiranice a mi patria, sólo me queda el consuelo de acercarme a sus fronteras y extender la mirada por el paisaje español que marca la línea divisoria.

Hace un año pasé algunos días a orillas del Bidasoa, deambulando aquí y allá, asomándome unas veces a las aguas agitadas del Cantábrico y, otras, sintiendo la presencia de los imponentes Piri-neos, testigos mudos y permanentes del trágico epílogo de nuestra guerra civil. Sin poderlo remediar surgieron visiones del pasado, de acentos dolorosos de tristeza infinita. Mas, yo llevaba el firme propósito de no caer pri-sionera totalmente de las evocaciones: el ayer, con todos sus perfiles gratos y penosos es una época ya cubierta de un capítulo de la Historia que no se borrará nunca de nuestros recuerdos, pero del cual no se puede partir para construir la España del futuro. Hay que advertir el presente, arrancar desde la realidad, teniendo en cuenta las caracteristicas actuales de nuestro pueblo. Y lo único que en mis circuns-tancias era viable apreciar, iban a procurármelo las gentes que salían por el puente de Hendaya. Observarlas, charlar con ellas penetrando en sus pensamientos, constituía fuente de información para mí tan alejada geográficamente de la patria.

Hubo momentos en que, sin yo quererlo, tuve que asistir a viejas estampas, tan familiares para mi en los años de mocedad. La abundancia de curas españoles discurriendo por las calles de Hendaya era ya para mi un espectáculo inusitado porque radico en un país donde es prohibido andar por la vía pública con sotana. En estas figuras de negros ropajes encontre una manifestación del poderio de la vieja Iglesia, tradicionalista y cerril que hoy como ayer domina en España. Reparé, tam-

bién, en algunos coches de sobrias líneas, manejados por choferes uniformados, de ventanillas encortinadas tras las cuales apenas se alcanzaba a divisar las figuras del clásico señoritismo español o la nobleza « estirada » de mis tiempos jóvenes. Olor a polilla, grandeza que se resiste a sucumbir o al menos a adaptarse a modernos sistemas.

Hablé con jóvenes estudiantes, exponentes de las nuevas generaciones de donde está surgiendo el despertar de España. En ellos comienza ya a resbalar el miedo, arma tan eficaz para el franquismo desde la guerra civil para acá. Pero lo que más fuerte im-presión me causó fue presenciar el desfile de trabajadores españoles hacia distintos países del continente. Apiñonados en la estación del ferrocarril o caminando por grupos en las calles, mostraban pobreza y desconcierto. Eran home bres, mujeres y niños arrancados a los campos gallegos, a la pla-nicie castellana, a los valles mineros por el señuelo de una mejoría económica. Parte de ese sol perdido del que nos habla José María de Lera en su magnifica. novela. Seres humanos traducidos a divisas, convertidos en ci-fras, manejadas fríamente por el régimen español para pregonar al

mundo su « prosperidad ». Me fui de Hendaya con un pe-sar sobre el alma. Al llegar a Paris crei alejarme de esas visiones deprimentes. Mas, el destino me tenía reservada una emo-ción que constituiría el epílogo de aquellas páginas que se abrieron para mí en la frontera. Fue en un café de la Avenida de los Campor Elíseos. Se acercó a la mesa que compartía con unos familiares, un limpiabotas joven aún, de tez pálida y marcado acento castellano. Procedía con cierta pre-caución, como si algo temiese o le preocupara. La explicación surgió franca y rápidamente en cuan-to se percató que éramos compatriotas : trabajaba sin autorización, expuesto a que la policía o la competencia lo descubriese en cualquier momento. Y mientras limpiaba los zapatos de uno de nuestros acompañantes, nos refirió su historia, rosario de angus-tias y calamidades que comenzaron el día que dejó su pueblo burgalés para irse a Alemania con un contrato de trabajo. Aquel sue-ño tejido de ilusiones que lo impulsó fuera de la patria, pronto se convirtió en una pesadilla. Entre costumbres extrañas, un idio-ma que no entendía, comidas que no le agradaban, se sentía perdido, desarraigado, por completo. Y vagó así por distintos lugares de Europa, sin encontrarse nunca, suspirando por su pueblo castellano, pero al que no quería regresar enfermo y vencido. Francia era el último intento, la postrer esperanza y allí se encontraba indefenso legalmente, trabajando a escondidas, con su úlcera estomacal agravándose por el ner-

El limpiabotas se alejó y nos dejó pensando. Su problema, como el de tantos otros, no es sólo suyo ; pertenece a los españoles todos, los de afuera y los de dentro que vemos el nombre de nuestra patria envuelto en vejaciones, penas y desamparo a través de lo que sufren los braceros compatriotas por el continente europeo. Mano de obra depreciada que va destinada a las faenas más ingratas y que tan sólo se encuentra en los países pobres o atrasados.

Nuestro limpiabotas mostró otra faceta común hoy a muchos españoles trabajadores o no, igualmente desalentadora : en ningún instante de la narración de su viacrucis hubo el menor asomo de hurgar en las verdaderas causas del mismo. Ni un por qué, ni una sola interrogante brotó de sus labios ; tal parecía que encontraba natural tener que salir de su país para buscar en otros lo que en él no tenía. En su cuerpo y en su espíritu estaba bien marcada la labor del franquismo : pobreza y vacío, enajenación men tal que merma la capacidad hu

Inquietudes de Oràn

Caballero, objetivo vital

El día 14 de octubre, la Aprupación de Orán ha celebrado asamblea general, y después de tratar los asuntos de trámite acordó por unanimidad elevar a la C. E. del Partido el ruego de que disponga las medidas pertinentes para conseguir la publicación del libro escrito por el compañero R. Llopis sobre la vida y trabajos del que fue su Presidente, Francisco Largo Caballero.

Las razones expuestas ante la asamblea fueron estas, aproximadamente.

En viaje reciente, hemos constatado con sorpresa que la indigencia de elementos de información de primera mano que sufrimos en Orán sobre la labor de Caballero, es general al exilio.

Considerando que la acción de Caballero fue decisiva en la orientación de nuestro Partido durante un extenso y tumultuoso periodo histórico; creemos preciso estimular el estudio de sus trabajos, de sus vistas y de sus objetivos políticos y sociales para la mejor preparación de los cuadros que el Partido tiene misión de formar.

Existe, además, la enorme preocupación que la sociedad moderna siente por conocer la « cosa » socialista, obligándonos a hacer un esfuerzo de información sobre nuestras aspiraciones y las mejores interpretaciones que hemos dado a través de nuestros más lúcidos luchadores.

En otro plano, nuestros Congresos vienen confiriendo atención sostenida al problema de las relaciones con otras fuerzas atraídas

más o menos al sector democrá-

En EL SOCIALISTE del 6 y del 13 de abril de 1967, hemos visto este tema repitiéndose en trozos de discursos que publicó, desgraciadamente, clasificados por materias y no permitiendo saber ni las circunstancias ni las fechas de su aparición. Pero donde se aprecia un modelo de análisis riguroso que de diversos aspectos van convergiendo hasta despejar una situación concreta con todas sus posibilidades y servidumbres.

De tiempo en tiempo vemos alusiones. Todo ello se nos antoja insuficiente para sacar el valor de su experiencia, que necesita, para ser correctamente apreciada, la explicación circunstanciada de alguna autoridad en la materia. Veintidós años hace que murió F. Largo Caballero. ¿ No es un espacio de tiempo bastante para obtener la perspectiva necesaria para el estudio objetivo, razonado, de sus fórmulas y motivaciones? Necesitamos tomar desde lejos nuestras precauciones y no podemos prescindir impunemente de una visión política de tal ampitud y riqueza sobre las grandes incógnitas que tenemos por resolver en España.

Aún existen compañeros que pueden llenar este vacio dentro de unas posibilidades que imperceptiblemente van disminuyendo, y urge que se afanen en la tarea antes de que desaparezcan como testimonio contradictorio.

F. MARQUEZ

La criminal ocupación de Agresiôn a la Republica Socialista de Checoslovaquía

Por el Prof. Dr. Milan Bartos

Checoslovaquia por la U.R.S. S. ha sido condenada en todas partes, como era natural. Pero merece especial significación la que no cesa de formularse en Yugoslavia. En efecto, de este país proceden censuras, entre las más duras, contra la agresión soviética. Reproducimos el artículo del Doctor Milan Bartos, tomado de « Política Internacional », Belgrado, 5 septiembre 1968, que es un estudio demostratide la violación por la Unión Soviética del Derecho Internacional, de la Carta de la O.N.U. e incluso del Pacto

Independientemente de los mo-tivos por los que se han guiado los cinco Estados del Pacto de Varsovia, la invasión del territorio checoslovaco por las tropas de esos Estados y la ocupación de todo el territorio, constituyen un ejemplo clásico de agresión. Además, este caso ha sido calificado como tal también en el Consejo de Seguridad en ocasión de la primera votación sobre el proyecto de resolución relativo a esta cuestión. La mayoría de los miembros del Consejo de Seguridad ha aceptado esta calificación, aunque jurídicamente la situación no cambia por no tener valor operativo esta resolución debido al veto de un miembro permanente del Consejo, es decir, de la Unión Soviética, que es participante directo en dicha agresión. Por lo demás, el Consejo de Seguridad no es un tribunal sino un organismo político, de manera que los que deciden en él no pueden ser exceptuados, como podría ser el caso en un tribunal, aunque tu-vieren un interés directo en el asunto y en la decisión.

La evolución ulterior de la si-tuación en torno a Checoslovaquia constituye una cuestión política y las soluciones a las que se llegase no deberian interpretarse en un sentido jurídico, sino en virtud de los principios de la conveniencia política. No obstante, para los juristas se plantea también en este caso una cuestión decisiva, es decir, la de saber si tal arreglo constituirá la voluntad real de ambas partes interesadas y si el rasultado definitivo del arreglo será una negación del derecho de Checoslovaquia a la igualdad soberana con sus con-tratantes y a su integridad terri-torial, pues estos son los derechos esenciales de cada Estado, en virtud de la Carta de las Naciones Unidas, derechos a los que nin-gún Estado puede renunciar. Cualquier tratado que hubiere previsto derechos u obligaciones en contradicción con la Carta es menos efectivo por su fuerza jurídi-ca que la Carta y no impide que el Estado interesado siempre interponga sus derechos determinados por las disposiciones escritas de la Carta.

EL PACTO DE VARSOVIA Y LA OCUPACION DE LA REPUBLICA SOCIALISTA DE CHECOSLOVAQUIA

En nuestra opinión, la actual operación llevada a cabo en Checoslovaquia —ligada al Pacto de Varsovia por los comunicados ofinombre se está realizando- no corresponde a la esencia del Pac-

Esta esencia ha sido explicada oficialmente por los objetivos defensivos de los Estados soberanos socialistas y presentada como un contrapeso a la OTAN. Hasta hubo declaraciones decisivas, venidas de los puestos meritorios, que los Estados del Pacto de Varsovia aceptaban disolverlo si se disolviese la OTAN. Nunca ha sido presentado a la opinión pública como un pacto encaminado a mantener un determinado nivel social de los regimenes en los Estados-miembros. De ahi la sorpresa al oir que los Estados principales, miembros del Pacto de Varsovia, tienen derecho a intervenir en los asuntos internos de otros Estados - miembros, incluso por via armada.

Si existe tal derecho, entonces no se trata de un pacto defensivo sino de un mecanismo similar a la Santa Alianza, aquel famoso gendarme en Europa después de la caida de Napoleón I, o similar a la Organización de Estados Americanos, en las que no hay una-

nimidad en lo que se refiere a saber si esta Organización tiene derecho a intervenir cuando se trate de regimenes internos de los Estados americanos. (Por ejemplo, la permanente resistencia de Méjico y la abstinencia del Canadá de dicha Organización.)

No estoy informado si existe una cláusula secreta que le da al Pacto de Varsovia también este carácter. Sin embargo si el Pacto de Varsovia permite que se intervenga en los regimenes constitucionales de sus Estados-miembros, entonces se plantea la pregunta si tal Pacto es permitido dentro del sistema de la Carta de las Naciones Unidas.

Un pacto defensivo de carácter regional, como es el Pacto de Varsovia, está conforme, de principio, con la Carta de las Naciones Unidas. Sin embargo, el Artículo 52 de la Carta ha previsto pactos u organismos regionales para regular las relaciones que atañen al mantenimiento de la paz y de la seguridad internacional sólo si tales pactos y organismos, así como sus actividades, coinciden con los propósitos y y principios de las Naciones Unidas. En primer lugar, la práctica de las Naciones Unidas señala que tales pactos constituyen una base para ejercer colectivamente el derecho natural a la defensa legitima en caso de que uno de los miembros de las Naciones Unidas fuera objeto de una agresión armada, hasta que el Consejo de Seguridad haya adoptado medidas que se deben tomar (Artículo 51 de la Carta). Tal actividad de un pacto estaría de acuerdo con la Carta. Sin embargo, las relaciones entre Estados-miembros de un pacto deben basarse en el Artículo 1 (Propósitos) y en el Ar- miento de derechos que proven-

tículo 2 (Principios) de la Carta. En consecuencia, todos los Estados-miembros deben respetar mutuamente el principio de la igualdad soberana, deben abstenerse de recurrir a la amenaza o al empleo de la fuerza, en sus relaciones reciprocas, contra la integridad territorial o la independencia política de todo Estado-miem-

Se plantea la pregunta de si Estados-miembros de tales organismos pueden renunciar a estos derechos y permitir que unos pacy organismos regionales Rs

impidan ejercer estos derechos. No obstante, en esto no rige. desde que entró en vigor la Carta de las Naciones Unidas, el viejo principio de jurisprudencia « volenti non fit iniuria », es decir, no se causa perjuicio al que 10 consiente. La Carta de las Naciones Unidas ha proclamado que. en caso de un conflicto entre los obligaciones de los miembros de las Naciones Unidas, derivadas de la Carta y las obligaciones derivadas de cualquier otro tratado internacional, la mayor fuerza la tienen las obligaciones derivadas de la Carta. Quiere decir que los derechos y las obligaciones pro-venientes de la Carta no pueden ser modificados por acuerdos particulares. Entre estos derechos figuran, en primer lugar, el de 'ntegridad territorial e independencia política, así como la obligación de abstenerse de recurrir al empleo de la fuerza armada aún en el caso de que éste hubiere sido previsto por otros tratados.

Por lo tanto, lo que está sucediendo en Checoslovaquia es, en todo caso, una violación de la la Carta, porque ésta rechaza toda discusión sobre un establecidrian de otros textos contractua-

Si se leen las crónicas de la Asamblea General y del Consejo de Seguridad, desde la creación de la Organización de las Naciones Unidas, se podrá ver que el objeto de las discusiones permanentes consiste en saber si tropas extranjeras pueden permanecer en territorio de un otro Estado-miembro. No ha habido una solución unánime al respecto. Los Estados progresivos, y entre ellos especialmente la Unión Soviética, venían pugnando por la tesis según la cual la presencia de tropas extranjeras constituye, en cualquier caso, una violación de la integridad territorial. Paulatina-mente se ha llegado a un compromiso. La presencia de tropas extranjeras sin el consentimiento de los factores constitucionales del Estado en cuyo territorio se hallan, ha sido interpretada como una violación flagrante de la soberanía territorial, quedando abierta la cuestión de si un Estado puede permitir, en unas condiciones determinadas por ciertos acuerdos, la presencia de tropas extranjeras en su territorio. Durante el debate en la Comisión Especial para definir la agresión, las opiniones de las grandes potencias eran diferentes también respecto a esta cuestión

LA INTERVENCION Y EL ASPECTO ESPECIFICO DE LA AGRESION

El Derecho Público Internacional es preciso y claro respecto a la representación del Estado en el exterior. Se trata de los órganos que, en virtud de las disposiciones constitucionales del Estado, están autorizados a adoptar

determinadas medidas. Por consiguiente, llamar a fuerzas armadas extranjeras para que entren en territorio nacional puede hacerlo sólo el organismo al que la Constitución le hubiera conferido esta facultad. Es la costumbre que tal facultad le pertenece al Jefe del Estado, con el consentimiento de la representación popular, y la decisión ha de adoptarse antes de dirigir el llamado. Esta facultad puede ser individual para ciertos casos, ad hoc o general, concedida de antemano para casos de ataques armados efectivos o para paso de tropas de ejércitos aliados con el objeto de realizar operaciones en una guerra conjunta En la práctica ocurre también

que se llamen fuerzas armadas extranjeras en casos de guerras civiles o amenazas al orden público y régimen, pero la teoría del derecho internacional lo rechaza por constituir una ingerencia asuntos internos de otro Estado. En la Comisión Especial de la ONU para codificar las reglas de la coexistencia pacífica, que se ha reunido tres veces hasta ahora, la intervención de tropas extranjeras en los asuntos internos de un Estado se considera como una agresión de tipo específico y una amenaza a la independencia política del Estado en cuyo terri-torio se lleva a cabo tal intervención. Más, aún, la intervención que se llevase a cabo a petición de un Gobierno legítimo tampoco se considera como permitida por contradecir al principio de la democracia y a la regla según la cual los asuntos internos los resuelven los ciudadanos del Estado. y el Gobierno carece del antiguo derecho de « por gracia de Dios » por el que la población se le debería someter aún cuando tal Gobierno fuese minorita-

Sin embargo, aun dejando a un lado todo esto, cabe destacar, como lo dijimos ya, que sólo los órganos autorizados por la Constitución pueden hacer llamados de esta clase. De ahi que terceros Estados no tienen derecho a juzgar si tienen calificaciones particulares ciertos individuos, que no son representantes legitimos del pueblo, para llamar Gobiernos extranjeros a intervenir

Tales individuos, según la definición de la agresión hecha por Litvinov en la época de la Sociedad de Naciones (a raíz del atentado de Marsella), son sublevados contra el Gobierno legítimo, de manera que terceros Gobiernos tienen la obligación de abstenerse de prestarles cualquier ayuda, y sobre todo la armada. Por el contrario, « un Gobierno legitimo tiene derecho a tratarlos como traidores y a aplicar contra ellos sanciones punitivas ».

LA AGRESION A LA REPUBLICA SOCIALISTA DE CHECOSLOVAQUIA Y LA COEXISTENCIA PACIFICA

Muchos representantes de la opinión pública, tanto en nuestro país como en el extranjero, señalan que el caso de la República Socialista de Checoslovaquia es un caso de violación de la doctrina de la coexistencia pacifica. Según la teoría soviética, la coexistencia pacífica tiene valor sóaciones entre Estados de distintos sistemas sociales, mientras otras reglas rigen para resolver conflictos entre Estados de sistema socialista. Contrariamente a esto, el mariscal Tito definió la tesis -en su disertación con motivo de haberle sido concedido el título de doctor « honoris causa » de Derecho internacional en la Universidad de Bandung- según la cual estas reglas han de regir siempre en las relaciones entre todos los Estados. ya que también los Estados de un mismo sistema pueden amenazar la existencia de Estados más pequeños y débiles. La tesis del mariscal Tito la hemos defendido consecuentemente en todas las Conferencias internacionales a partir de 1956 y creemos que el caso checoslovaco ha confirmado la justeza del punto de vista yugoslavo. Sin embargo, al plantear esta tesis no pensábamas en que tal caso podría producirse entre Estados socialistas, si no teníamos en consideración, conociendo la historia diplomática, una serie de ejemplos de presión y apoderamiento de pequeños Estados capitalistas por grandes.

LE PAPE SOMMÉ PAR LE FISC

C'était hier la Toussaint, c'està-dire la fête de tous les saints, mais ce ne fut pas la fête du Saint-Père, vous pouvez m'en croire : le Pape vient, en effet, de recevoir sa note d'impôts du fisc italien.

Quelle tuile, mes chers frères ! C'est la première fois, depuis que le monde existe, qu'un pape est sommé de payer des impôts. Au contraire, les papes s'étaient toujours fort bien débrouillés pour en percevoir, au lieu d'en payer. Mais les Etats modernes sont d'une voracité atroce et ne respectent plus rien.

En quoi le Pape bénéficie-til des services de l'Etat italien ? Le courant électrique ? Il le paie comme tout le monde. La sécurité sociale ? Il est peu probable que l'Etat doive un jour lui servir allocations de chômage, prime de naissance ou pension vieillesse. Non. C'est plutôt le Pape qui est une source de revenus pour l'Italie en raison de la grande affluence touristico-pèlerinante qu'attire à Rome.

Je ne veux pas me montrer plus catholique que le Pape, mais je ne puis m'empêcher de communier dans sa douleur, qui est toute semblable à celle que j'éprouve moi-même lorsque je reçois ma note d'impôts. Nous sommes frères en Jésus-Christ paraitil. mais nous n'étions pas frères devant le Fisc. A présent, c'est chose faite : le Pape, considéré iuridiquement comme citoven italien, est devenu un vulgaire contribuable comme vous et moi.

Il n'était justiciable que de Dieu ; il est maintenant justiciable d'un petit contrôleur des contributions (bureau de Roma 8, Lungotevere). La bonté de Dieu est infinie, assure-t-on. Je n'en dirai pas autant des contrôleurs des contributions : de science personnelle, je puis même affirmer que c'est une engeance exé-

crable et peu catholique. Pauvre Pape I Quelle sordide

décadence ! Lui naguère infaillible, le voici cruellement exposé au risque de se tromper dans le laborieux calcul de ses frais généraux, de ses revenus de bien mobiliers et immobiliers, des précomptes retenus à la source pour son personnel de maison, curie, de Saint-Office, de buande-

P.S.O. E. TARBES

Nuestra Sección ha celebrado, el 20 de octubre, asamblea general ordinaria. Fueron examinadas las Circulares y correspondencia pendientes, recayendo la atención fecha 12 de septiembre último, se indica en lo relacionado con asuntos económicos, adoptándose ei acuerdo de recomendar a todos los afiliados el pago de las cuotas extraordinarias que aún adeudan.

Fue aprobado el estado de cuentas presentado por el compañero tesorero.

El Comité dio ampliamente cuenta de su gestión, así como del cruce de correspondencia con la Tesorería. La Sección, tras amplio debate, aprobó la posición adoptada por el Comité. La gestión del Comité fue aprobada por unanimidad. — Corresponsal.

BONNEMENTS au nom de : Roger SOUTHON 12. Cité Malesherbes Paris-9 C. C. P. 18 585 08 - Parls

rie, de nonciature, dans le relevé de ses revenus de capitaux investis de fonds publics, de créances hypothécaires encaissés ou recueillis à l'étranger, de dépôts d'épargne, de revenus de locations, d'affermages, indemnités, pourboires, bénéfices bruts et nets, rémunérations proméri-tées, rentes de conversion ou de rachat, indemnités de dédit, arriérés, etc... et dans la computation de ses charges profession-nelles, intérêts de dettes de conservation, rentes alimentaires versées, abattements, détaxations exonérations forfaitaires et autres liste des personnes à charge (des personnes physiques, et non des âmes hélas !)

Ah I combien les chrétiens des premiers âges avaient la vie plus quiète, eux qui avaient fait vœu pauvrete l

Et combien les congréagations religieuses belges sont plus heureuses, elles qui sont censées ne rien posséder en propre et gérer les biens de Dieu et des pauvres, à l'abri des exactions du fisc 1

Vraiment, le Pape me fait pitié. Et je prie le Seigneur pour que fisc italien ne s'avise pas de réclamer des arriérés pour les impôts non payés des exercices précédents !

Mais, si le Pape ne paie pas dans le délai de deux mois qui lui est Imparti et s'il demeure récalcitrant et sourd aux rappels, commandements et sommations contraintes, sera-t-il saisi par ministère d'huissier ?

Eh oui : il n'y a aucune raison que le fisc s'abstienne de faire vendre à l'encan, sur la place Saint-Pierre, les peintures célè bres, les sculptures, les ciboires d'or, les incunables, les astrolabes et autres vieilleries précieuses dont regorge le Vatican et qui trouveraient aisément amateur, ad majoram fisci gloriam.

J. d'O.

★ Primarios, secundarios y terciarios

LOS DATOS QUE SIGUEN, no acompañados de su aparato estadístico y gráfico, están sacados en su mayor parte del más reciente volumen de la excelente Colección « Société ». « Ni obreros, ni campesinos, los terciarios », ediciones Seuil, 1968. Autor, Mr. Michel Praderie.

La manera de trabajar de los hombres se ha modificado muchas veces a lo largo de la Historia. En un primer tjempo casi todos arrancaban algo de la naturaleza: cosechas, cria, pesca, hasta en la etapa elemental de las minas. Este primer trabajo, históricamente, es conocido por sector primario. Pueden asimilarse a los campesinos.

Otros, llegados más tardre a las sociedades humanas, transforman los productos brutos de la tierra para convertirlos en una infinidad de objetos nuevos y necesarios. La sociedad industrial los ha multiplicado y han aparecido un momento dado como determinantes. Son los trabajadores secundarios, en los que se reconoce lo más claro del proletariado del esquema marxista clásico.

Los terciarios no emprenden una nueva transformación de los productos. Son simplemente los terceros en llegar a la vida social de los hombres. En la geología social, hecha de sedimentaciones y también de fracturas o revoluciones, corresponden a los productores de servicios. El conjunto de los terciarios vive ligado a la producción de bienes socialmente necesarios, pero inmateriales, es decir, requiriendo un soporte material que, aun siendo indispensable, no deja de ser secundario y no esencial. Lo importante del trabajo de un maestro es su ensezanza y no la tiza o la pizarra, la tarea de un médico no se centra en los instrumentos que emplea sino en la importancia de los cuidados que sea capaz de prodigar.

* Presencia de los terciarios

POR SORPRENDENTE QUE parezca, el vasto mundo que forman los que constituyen el sector terciario, desde el alto funcionario a la mujer que lava los suelos, del ingeniero a la mecanógrafa, obedece a un cierto número de leyes económicas y sociológicas comunes. A primera vista es dificil admitir que entre el cirujano y la vendedora de los grandes almacenes, entre el abogado y el conductor de taxi, se encuentra una tendencia que percatalogarles juntos. si se observa el desarrollo de las sociedades de nuestro tiempo es evidente que « el terciario » existe y penetra de manera insidiosa en todos los sectores de la economía. Una economía cuyo fin primordial sigue siendo «transformar la naturaleza » y que, con todo, acaba por transformar la propia organización de las industrias. Es evidente el enlace entre la subida social del sector « terciario » y el movimiento que lleva lo esencial de las poblaciones del mundo a aglomerarse en grandes urbes y con el movimiento que empuja a todas las familias a hijos hasta tratar de llevarlos a la Universidad o a la enseñanza superior. Lazos que confirma el erecimiento del consumo -la famosa « sociedad de consumo » y, sobre todo, su deformación progresiva. La ciudad, la moda, « la abundancia », las preocupaciones de salud y de enseñanza promovidas al primer plano de los valores sociales, son algunos de los 1enómenos modernos, entre ios cuales los terciarios se dejan adi-

★ Decadencia de la Agricultura

HASTA UNA EPOCA relativamente reciente, los campesinos han constituído lo esencial de la población en el trabajo. Las excepciones a la regla no han aparecido hasta la revolución industrial, hace dos siglos todo lo más. En Turquía, por ejemplo, en 1960, 85 por ciento de sus trabajadores seguían empleados en la agricultura. En los Estados Unidos, según cifras de 1964, menos de tres personas eran capaces de asegurar los productos agrícolas ne-

Asi VA el mundo

Presencia del sector terciario

ESCRIBO ESTAS NOTAS EN CLICHY, el primer día de la Conferencia Nacional que celebran nuestros queridos compañeros de la S. F. I. O. Entre banderas rojas y mesas cubiertas de rojo.

Abro el libro que acaba de publicar Guy Mollet
—« Las chances de socialismo.—Réponse à la
Société industrielle » (Fallard)—. En vanguardia
su declaración de que quiere demostrar:

« Que el socialismo es uno, que sus principios son verdaderos; que no es necesario transformar nada, pero que, en cambio, es indispensable adaptar cada día los métodos de acción de los socialistas a la naturaleza variable del combate.»

Lo que precisa así en una entrevista reciente, que publica « Le Nouvel Observateur » :

« Es necesario que economistas e investigadores de todas las disciplinas nos demuestren cómo el capitalismo se adapta, y que nuestra propia táctica, nuestra propia estrategia, tengan bien cuenta de la maniobra del adversario. Hay una modernización de la marcha hacia el socialismo, no hay modernización del socialismo, salvo, quizá, para los que se dicen socialistas sin serlo. »

El peligro es que estas palabras sean forzadas. Que algunos concluyan que el socialismo es una cristalización mineralógica e invariable del marxismo. Una doctrina sedimentada, instalada en la permanencia como un fósil. Marx, hoy, hubiera analizado a fondo, en vez del capitalismo británico del primer desarrollo de la sociedad industrial a mediados del siglo pasado, nuestro tiempo, en el que el capital financiero y la política tejen con un desorden de tiempo en tiempo concertado un destino incierto para la humanidad.

do un destino incierto para la humanidad.

Hay que estudiar, a la vez y complementariamente:

— El capitalismo de la edad de los computadores, la industria que llega a las fábricas sin obreros, la era de los mercados controlados sin colonización directa, los juegos monetarios y financieros de las grandes potencias, la publicidad y los medios de comunicación audiovisuales, la abundancia y la miseria distribuidas según razas y colores, los efectos por el momento paralizantes de los medios guerreros de destrucción plane-

— Las experiencias y tentativas de realización socialista — de tipo soviético, chino, sueco... para hacer un examen preciso de las taras, o de las victorias. Sería necesario determinar un modelo ideal de construcción socialista, inexistente.

El socialismo uno e invariable pertenece sobre todo al dominio de las ideas puras, de las esperanzas humanas, que tienen el defecto de unir a casi todos en el enunciado y defraudar a muchos en cuanto comienzan las realidades.

cuanto comienzan las realidades.

Las tres ideas esenciales, de las que se desprenden los correspondientes medios de acción, son, de una manera esquemática:

I. Liberar el hombre de todas las servidumbres que lo oprimen.

II. Asegurar a cada individuo el pleno des-

arrollo de su personalidad.

III. El hombre es un ser que vive en sociedad y debe actuar para asegurar a los otros hombres la igualdad de posibilidades, ya que el socialismo es fraternidad y solidaridad.

Lo más urgente es tal vez empezar por un nuevo análisis del cuerpo social, que cambia sin parar ante nuestros ojos. Nosotros, partido obrero, debemos prestar atención especial al « proletariado militante ». La clase trabajadora de primeros de siglo, la de la huelga de 1917, no es la de hoy, y, lo que es más grave, será menos la de mañana.

Entre las informaciones diversas leídas sobre los orígenes de la invasión de Checoslovaquia —múltiples como las determinantes de la inmensa mayoría de los hechos, históricos o no— me ha impresionado particularmente la que sigue :

Hace seis años fue claro que el país iba a la

quiebra. Checoslovaquia, sin puertos, pobre en materias primas, no tenía más que una solución: una reconversión « tecnológica » término a la moda y especialmente mimado por Wilson—. El propio Novotny pidió al profesor Richta el estudio de « un modelo de civilización técnica en el cuadro de de una sociedad socialista ». Richta se rodeó de los mejores elementos nacionales: economistas, sociólogos, sicólogos, especialistas de todas las técnicas. El resultado fue una serie de bombas que triunfaron, breve encuentro, en la primavera de Praga, antes de volver a la harga noche. La idea fundamental era que, a la vez que para la mayor gloria del hombre y para el triunfo de la tecnología, era necesaria una libertad de palabra, de expresión, de reunión, de desplazamiento, superior a la que permite, en tiempos favorables, la más liberal de las Sociedades burguesas.

¿ Por qué ?

Porque una cierta forma de socialismo ha sido concebida en función de una sociedad que está desapareciendo. « Estaba fundada sobre dos componentes en oposición. De una parte, máquinas cada vez más poderosas y complejas. De otra, ejércitos de mano de obra sin parar crecientes, un proletariado sin calificación y desbordante. Y hoy comprobamos que la revolución tecnológica tiende a cambiar completamente estos términos del planteo. »

¿ Se puede seguir hablando de « proletariado » cuando se va hacia «la abolición, a una escala cada vez más vasta, de las funciones de manipulación ejercidas por el hombre? Cuando el «sector terciario » es el que progresa sin descanso, mientras los campesinos desaparecen socialmente y el proletariado disminuye sin parar. Sin contar con otro hecho : lo que queda del antiguo proletariado se confina en los países industriales, para las tareas consideradas como más bajas, en los emigrantes extranjeros, los negros en los States, la población de las chabolas huida del campo en las capitales españolas.

Richta dice que el automatismo integral exige: « 40 por ciento de obreros especializados, 40 por ciento de personal que hayan recibido una formación secundaria y 20 por ciento de personal con una formación universitaria o superior. En el curso de los próximos decenios, dominará en la producción el trabajo de regulación (tipo, el ajustador); más tarde cederá el paso a la fase preparatoria, a la dirección técnica y a la del establecimiento de los proyectos (tipo, el ingeniero). A finales de siglo, la producción habrá dejado de ser un proceso de trabajo en el sentido que se le da hoy a la expresión. » La frontera entre « la clase obrera » y « el intelectual » tiende a desaparecer. Habrá que invertir sobre todo en el hombre y en la educación. Y la libertad es la indispensable condición de una PARTI-CIPACION real del hombre en el proceso productivo.

Las consecuencias son gigantes. El socialismo de mañana está por definir. Podemos estar de acuerdo con negarnos a un « socialismo moderno » que acepta simplemente desarrollar la producción para dar nuevas satisfacciones de consumo. Pero, hoy, invitando a todos nuestros compañeros a la meditación y a la discusión, voy a intentar en esta página un primer examen de la cuestión de los « terciarios », de la clase que sube. Para España es aún pasado mañana, pero la España de hoy, hay que repetirlo sin descanso, no es la España de 1936. Todos nuestros análisis tienen que ser adaptados a una realidad que ha cambiado. De los esquemas apuntados arriba hay que lanzarse sobre el presente y el porvenir. Con el optimismo y la esperanza que son indispensables al socialismo.

A. B.

cesarios a cien personas e incluso de asegurar una producción agricola excedentaria. En Europa, la decadencia de los campesinos se prosigue sin cesar. Se ha escrito un estudio que habla de « Una Francia sin campesinos ». En España también el campo se despuebla, y los nuevos equilibrios que habrá que establecer un dia tendrán que tener cuenta de que el agricultor se ha despegado del terruño y busca nuevos horizontes, mal y dolorosamente, en los suburbios de las grandes ciudades industriales

* El proletariado

« CON LA REVOLUCION industrial, otra categoría de trabajadores ha podido afirmar su progresiva preponderancia: la de los obreros. La industria moderna no ha dado nacimiento a los obreros, pero ha transformado su condición y ha aumentado prodigiosamente su número.

« Los herradores de la edad del bronce abrian las vias de las cohortes proletarias del siglo XIX. Pero, en tanto que los obreros de los siglos precedentes ejercian su actividad de un modo artesanal, la industria los ha inscrito en organizaciones colectivas de producción, primero las minas, más tarde las manufacturas, finalmente las fábricas modernas. Los descubrimientos técnicos y la expansión de los mercados han entrafiado un acrecentamiento considerable de la población obrera.

« Marx ha escrito «El Capital» analizando la suerte de los obre-

Comité de Rédection de LE SOCIALISTE :

Suzanne LACORDB
Jean PAUL-BONCOUR
Georges GUILLB
Gerard JAQUET
Joseph BEGARRA

Administrateur 1 Roger SOUTHON ros europeos del siglo XIX. Mao-Se-Tung ha hecho la revolución china con los campesinos, Obreros y campesinos parecen formar así dos clasés goznes, los dos ejes en torno a los que se organizan las variantes de la ideología revolucionaria. »

* El resto de la población activa

PERO OBREROS y campesinos no forman el total de la población activa. Hay toda una serie de hombres y mujeres que ejercen actividades un rango múltiples y ocupan social extremadamente varia-ble : Hombres que trabajan en cantidad de servicios, pero con oficios tan heterogéneos que muchas veces hay que recurrir a la enumeración : es con todo un sector que aumenta sin descanso. En los Estados Unidos los terciarios han pasado del 24 por ciento de la población que trabaja, en 1870, al 51 por ciento en 1950. En los casi veinte años que han seguido, la proporción aumenta. La excepción se convierte en mayo-

ría. Los terciarios son 12 por ciento en Pakistán, pero ya el 46 por ciento en Gran Bretaña, donde están en vísperas de ser mayoritarios.

« La hoz y el martillo no son ya mayoritarios en los países desarrollados y esto transforma las ideas generalmente admitidas sobre el mundo del trabajo. »

★ Una clasificación de las actividades terciarias

LA CLASIFICACION que ha sido establecida recientemente por Mr. Courthéoux —« La Répartition des activités économiques », 1966— comprende cuatro grandes categorias :

- los servicios de función pública, los que permiten el ejercicio de las prerrogativas del Estado;
- los servicios de gestión económica, es decir, los servicios rendidos a las empresas, tanto los de orden financiero como los de todo otro orden;
- los servicios para el desarrollo de las relaciones económicas : transportes y comercio ;
- los servicios personales, por fin, que agrupan todos los servicios destinados a los particulares, lo que comprende tanto el teatro como los servicios domésticos

mésticos
Esta distinción permite poner
en evidencia la diversa importancia en la velocidad de crecimiento del terciario. Entre 1954 y 1962:

los servicios de función pública y de gestión económica han
progresado el 30 y el 37 por

En cambio :

 los servicios para el desarrollo de las relaciones económicas y los servicios de prestaciones personales sólo han progresado el 9 por ciento.

★ Una recapitulación provisional

LA IMPOSIBILIDAD de agotar un tema vasto e importante obliga a pasar a una recapituación rápida.

1. - El sector terciario crece rápidamente. Obreros y campesinos pasan a una posición minoritaria en los países más avanzados económicamente. Francia se acerca a la mayoría de los terciarios. Los Estados Unidos conocen una mayoría del sector de los servicios desde hace varios denenios. En Inglaterra y en Suecia sólo el sector terciario es capaz de ofrecer nuevos empleos. En la U.R.S.S., a pesar de todas las prioridades a « la industria pesada », el mismo deslizamiento es perceptible. Hacia fines de siglo pueden esperarse en Francia, sobre cien personas activas

- 5 campesinos como máximo,
- una veintena de obreros,
- ← entre 70 y 75 terciarios.
- 2. Los terciarios tienen vocación de habitantes de las grandes ciudades. Están estrechamente ligados a los progresos de la urbanización. En los últimos veinte años, las ciudades francesas han recibido doce millones de habitantes más y recibirán otros quince millones en los próximos veinte años. París es la capital terciaria de una Francia terciaria.
- 3. Los terciarios consumen mucho. No tienen contra el crédito ninguna de las restricciones heredadas de la prudencia campesina. Van con frecuencia más allá de sus medios o posibilidades. Son los consumidores ideales.

4. — Los terciarios engendran otros terciarios. Son los que hacen estudios más largos y los que más impulsan a sus hijos a hacer estudios más largos todavia.

5. — Los terciarios son, según los casos, intelectuales, o, por lo menos, no manuales. Son raros los que se ocupan de una verdadera creación espiritual. Su papel es sobre todo vender, organizar, transportar, administrar, servir, enseñar, distraer... Los verbos pueden multiplicarse.

IMPRIMERIE SPECIALE
28-30, Rue Sainte
MARSEILLE 100

antesu destino

Con el C.I.S.L.E., en la Brèvière

El Centro Internacional de Sindicalistas Libres en el Exilio, representado por Bulgaria, Che-coslovaquia, Estonia, Hungria, Letonia, Lituania, Polonia, Rumania y Ucrania ha celebrado en La Brévière —a poca distancia de París— su Conferencia anual.

A la misma, y como en ocasio-nes anteriores, ha sido invitada nuestra U.G.T. Como lo han sido la D.G.B. de los alemanes, la F. G.T.B. de los belgas, Force Ou-vrière de los franceses, la Trades Unión Congress de los ingleses, la U.I.L. y la C.I.S.L. de los italianos, la L.O. de los noruegos y la F.O.B.B. de los suizos. Es necesario, en estos tiempos que corren, detallar cuáles son las nacionalidades que representan las Sindicales libres reseñadas, pues al decir « nuestra U.G.T. » ios hay muy avispadillos que puedan interpretar, malévola e intencionadamente, que hay «otra U.G.T.». Desgraciadamente para estos avis-padillos no es así. Afortunadamenmente para España sólo hay una U.G.T. : la de siempre. Esta que tantas piruetas, payasadas. saltos de trampolín y otras zarandajas obliga a hacer a unos cuantos pillos empecinados en que la U.G.T. no existe.

Esta última Conferencia de las hermanas sindicales libres en el exilio, ha sido sumamente interesante y aleccionadora, organizapor compañeros que como nosotros sufren el rigor del exilio impuesto por su condición de demócratas. Coincidentes con nosotros en que todos padecemos en nuestras respectivas patrias lo más abominable que pueda ensañarse con el género humano : la dictadura. Coincidentes con nosotros en la Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales Libres (C.I.O.S.L.) ; coincidentes con nosotros en la línea insobornable contra la tiranía, el

totalitarismo y el capitalismo. Gamarnikow, Labedz, Laurant, Stern, Santinelli, Galini, Heyes Riddel disertaron sucesivamente, abarcando las distintas gamas de los grandes problemas que se oponen al mundo sindical libre.

En rigor no podemos destacar a unos sobre otros. Todos y cada uno de estos compañeros sentaron cátedra por sus amplios co-nocimientos en los temas que trataron. Todos y cada uno de ellos exigieron la discusión al final de sus intervenciones.

Sin menoscabo para los demás, la contundencia argumental de Galoni y Heyes, en el difícil momento del coloquio, fue subyugante. ¡ Sublime democracia! Heyes representaba a la Sección de Trabajadores en la O.I.T. y Galoni como miembro ejecutivo de Farce

La sesión segunda de la Conferencia fue presidida por nuestro compañero Paco Santín, del Consejo General de la U.G.T., que en la Brevière representaba a la Federación General del Trabajo de Bélgica, con otros dos compa-

ñeros de esta sindical. Tanto el compañero Santín como nuestro delegado sindical tuvieron oportunidades de intervención. La U.G.T. participó activamente en la Conferencia y se asimilaron positivas enseñanzas para el anhelado futuro del sindicalismo

Siendo de candente actualidad la invasión de Checoslovaquia por las fuerzas del Pacto de Varsovia, hubo una intervención informativa a cargo del compañero checo Oldrich. Hombre todo temple no pudo disimular la emoción que le embargaba cuando fue abrazado por nuestro delegado. En emotivo silencio de los asistentes nuestro compañero re cordaba las ansias de libertad del pueblo checo, yuguladas bárbaramente en los atisbos de una rendija liberalizadora, y el compañero Oldrich, a buen seguro, recordaba la incumplida promesa de liberar a España de la tiranía, cuando en 1945 se menospreció al pueblo español, se menospreció a los españoles que desde el centro de Africa llegaron a Europa para liberalizarla, y se menospreció a los españoles que crearon la Resistencia francesa, en combapermanente hasta conseguir las facilidades del desembarco de Normandia

La idoneidad de los componentes del C.I.S.L.E. garantizaba el éxito de la Conferencia. De la misma manera que garantiza el sindicalismo libre en sus respectivos países, cuando en ellos sean restablecidas las libertades demo-

« Y deseo de todo corazón que pronto podais ver restablecida la libertad y la democracia en vues-tros pueblos, y que vosotros la veais, también y pronto, en el mío. En este exilio que os digni-fica os deseo, también, que no conozcais jamás amarguras como las que conoce la U.G.T. Que no conozcais intolerables insolidarias ingerencias aun siendo bastante minimizadas, conducentes a crear el confusionismo en vuestra noble e histórica labor dentro del contexto que anima a nuestra Confederación Internacional de Organizaciones Sindicales libres », dijo nuestro delegado sindical en el acto de clausura de la Conferencia organizada por el C.I.S.L.E., en La Brévière.

J. MUÑOZ

Lo que es y lo que no es

nuestros queridos lectores quisiera exponerles cómo verdademente entiendo yo lo que es el Socialismo. Pero antes deseo decir lo que no es Socialismo. Verdaderamente, es una cuestión sobre la que hace algún tiempo tenía una idea muy distinta a la que hoy he podido ver por mis propios ojos.

Pues bien, Socialismo no es:

-Una sociedad en la que se es un criminal, por ser el hermano, la hermana, el hijo o la esposa de un criminal.

-Una sociedad en la que alguien, que no ha cometido ningún crimen, espera en casa a que venga a buscarlo la policía.

Una sociedad en la que uno es desgraciado porque dice lo que piensa y otro es dichoso porque no dice lo que piensa. -Una sociedad en la que uno es

desgraciado por ser judio y otro es mejor por no ser judio. Un Estado cuyos soldados son los primeros en invadir otro pais.

_Un Estado en el que se puede ser condenado sin juicio.

-Una sociedad en la que los dirigentes se nombran a sí mismo para sus puestos.

Una sociedad en la que diez personas viven en la misma habitación

Una sociedad en el que hay analfabetos adultos y pequenos.

-Un Estado en el que hay más espías que nodrizas y más gente en las cárceles que en los hospitales.

-Un Estado en el que el número de funcionarios crece más de prisa que el de los trabajadores. Un Estado en el que se está obligado a recurrir a la mentira.

-Un Estado que posee colonias. -Un Estado cuyos vecinos maldicen la geografía.

-Un Estado que produce excelentes aviones a reacción y malos zapatos.

-Un Estado en el que los cobardes viven mejor que los valien-

Una nación que oprime otras naciones.

-Un Estado que quiere que todos sus ciudadanos tengan la misma opinión en filosofía, política exterior, economía, litera-

tura y moral. -Un Estado en el que el Gobierno determina los derechos de sus ciudadanos, pero cuyos ciudadanos no determinan los derechos del Gobierno.

-Un Estado en el que uno es responsable de sus antepasa-

-Un Estado en que una parte de la población recibe salarios cuarenta veces más elevados que la otra.

-Un Estado único y aislado.

Un grupo de países atrasados.Un Estado cuyo Gobierno piensa que nada es tan importante como su propio poder.

-Un Estado que pacta con el crimen y adopta después su ideología a este pacto.

-Un Estado al que le gustaría ver a su ministro de Asuntos Exteriores determinar la opinión política de toda la humanidad.

-Un Estado que distingue una revolución, muy difícilmente, de una agresión armada.

-Una sociedad que es la tristega misma.

-Un sistema de casta.

-Un Estado que sabe siempre lo que la gente quiere, antes de preguntárselo. -Un Estado que puede maltratar

impunemente a la gente. -Un Estado en el que filósofos y escritores dicen siempre lo mismo que los generales y ministros, pero siempre después.

-Un Estado en el que los planos de las ciudades son secretos de Estado.

-Un Estado en el que se pueden predecir siempre los resultados de un referéndum.

-Un Estado en el que existe el trabajo forzado.

-Un Estado en el que los trabajadores no tienen influencia en el Gobierno.

Un Estado que considera que siempre tiene la razón.

-Un Estado en el que los ciudadanos no pueden leer las obras más importantes de la literatura contemporánea, ni ver las grandes obras de la pintura contemporánea, ni oír las grandes obras de la música mo-

-Un Estado en el que es preciso padecer largo antes de conseguir un médico.

-Una sociedad que tiene mendi-

-Un Estado que cree o quisiera creer que todos sus ciudadanos están entusiasmados con él, cuando verdaderamente sólo lo están la Guardia civil, policía armada, militares y otros.

-Un Estado al que no le gusta de que mientras sea temido será

-Un Estado al que no legusta ver a sus ciudadanos leer damasiados periódicos.

-Un Estado en el que una gran cantidad de asnos tienen el rango de sabios.

Aquí hemos podido ver la pri-mera parte. Ahora vamos a ver lo que es la segunda.

Pues bien : el Socialismo es una cosa excelente, digna y justa, que mantiene una lucha constante contra el imperialismo para defender los derechos y la libertad de los obreros.

P. J. TENORIO

MARSELLA

Se convoca asamblea general ordinaria, para el 16 de noviembre, a las seis y media de la tarde, en segunda convocatoria, para tratar. los asuntos pendientes que figuran en el orden del día de la asamblea anterior.

Se recomienda la mayor asistencia posible de los compañeros,

> Por el Comité, el Secretario, M. García.

De la U.G.T.

Saludo a los estudiantes españoles

La Unión General de Trabajadores de España viene siguiendo con la mayor atención y simpatía todos los movimientos y demostraciones que en los pasados meses han venido realizando los estudiantes españoles en diversas poblaciones de España, y de manera más acentuada en Madrid, donde una vez más, el régimen franquista ha empleado los medios represivos que le son peculiares y que la clase trabajadora, en general todo el pueblo español, viene sufriendo desde 1939.

Los trabajadores españoles que vienen luchando con tenacidad y espíritu de sacrificio ejemplares para obtener los derechos que se le han arrebatado, de sindicatos democráticos e independientes de toda tutela, que constantemente manifiestan sus afanes y sufren por ello la represión patronal y gubernamental, comprenden y comparten los afanes de los estudiantes españoles, por un sindicalismo democrático en las Universidades, Institutos y todos los centros de enseñanza.

La U.G.T., vanguardia de la clase obrera española, defensora de la libertad y de todos los derechos ciudadanos que correspon-den al mundo del trabajo y de la ciencia de hoy, está compenetrada con los estudiantes españoles que luchan por esos mismos principios elementales para la vida ciudadana y para el progreso político y social, que son las garantías de paz y de convivencia democrática que el pueblo español en su inmensa mayoría anhela.

El X Congreso de la Unión General de Trabajadores de España, interpretando el deseo unanime de sus afiliados del interior y del exterior de España, y seguro de interpretar el pensamiento de todos los trabajadores españoles,

manuales, intelectuales y técnicos, se solidariza con los estudiantes españoles en su lucha por la Libertad y por la Democracia y les envía su saludo cordial y entu-siasta exhortándoles a continuar esa lucha coincidente con la de la clase trabajadora en general por una España libre, democrática y abierta al progreso y a la convivencia pacífica, que termine con la persecución y las injusticias políticas y sociales que padece nuestro país.

Celui qui a suivi pas à pas la lente élaboration de la victoire

de M. Nixon, commence par

éprouver un sentiment de soula-

gement, car M. Wallace a échoué

dans son dessein déclaré de

jouer les arbitres et d'imposer sa

politique par adversaire inter-

posé: il avait, en effet, annoncé

que les voix de ses « grands

électeurs » iraient au candidat qui

déciderait d'appliquer son pro-

gramme à lui, Wallace. On l'a

échappé belle puisque le monde

entier, la paix ou la guerre, la coexistence pacifique ou le dan-

gereux parallélisme des escala-

des dépendent finalement, qu'on

le veuille ou non, de la concep-tion politique qui triomphe à Mos-

cou et à Washington. Les 14 %

de voix que M. Wallace a recueil-

lies principalement dans le « deep south », les 9 millions 350 mille suffrages qu'il a en-

grangés, dont souvent 10 % dans

des grandes villes du centre et

du nord montrent cependant que

le racisme anti-noir et la déma-

gogie réactionnaire du candidat

indépendant trouvent des échos

dans la population, ce qui est

- faut-il le dire ? - profondé-

Faut-il d'ailleurs chercher autre

ment regrettable.

A NOUVEAU PRÉSIDENT, ANCIENNE MAJOR

part la défaite de M. Humphrey? Car les chiffres montrent que c'est le vice-président des Etats-Unis, l'adjoint de M. Johnson, qui a été battu, et non le candidat libéral des démocrates.

L'augmentation de la criminalité, l'insécurité grandissante dans grandes villes, le problème noir et ses brusques accès de fièvre, bref les problèmes nouveaux posés par l'artificielle civilisation urbaine ont tout ensemble provoqué la poussée des voix recueillies par M. Wallace, la nette victoire de M. Nixon et la défaite de M. Humphrey, malgré la spectaculaire remontée de celui-ci. Car les chiffres sont là, qui rassemblent étroitement chacun des candidats républicain et démocrate autour des 29 millions de suffrages. Ils montrent aussi que les démocrates se sont superbement maintenus à la Chambre des représentants où ils conservent une confortable majorité de 239 sièges sur 435, tandis que la perte de 4 sièges de sénateurs sur le tiers de Sénat à élire leur assure encore 58 sièges contre 42 dans ce qu'il est convenu d'appeler la Haute Assemblée.

Dans quelle mesure les progrès de la paix au Vietnam seront-ils ou non compromis par l'élection de M. Nixon?

Dans quelle mesure la victoire du candidat républicain assuret-elle l'installation du complexe militaire - industriel à la Maison-Blanche, ce complexe dénoncé par Eisenhower, qui savait certes de quoi il parlait?

De quelle manière la nouvelle équipe va-t-elle s'attaquer aux problèmes de politique intérieure qui ont détourné près de 10 millions d'électeurs des deux partis traditionnels?

Il est difficile de se livrer à supputations à ce sujet, mais une chose est sûre, c'est que M. Nixon va se trouver dans une bien inconfortable situation, puisque le nouveau président républicain devra compter avec l'existence de deux assemblées hostiles, puisque la Chambre et le Sénat comptent tous deux une majorité démocrate fort mal disposée à toute collaboration avec le rival heureux de son parti.

Cette bagarre interne, qui annihila la politique internationale de M. Wilson, après l'autre guerre, sera-t-elle, cette fois, le lot de M. Nixon? Si les noms riment, les situations politiques peuvent, elles aussi, se répéter.

Albert HOUSIAUX.



Lo que sucede y lo que se dice

(Vie ne a la pflg. 8.)

mal, muy mal a los que se salvaron de la quema. Todo ello se hizo bajo el nombre de Cruzada y por salvar las « esencias civilizadoras del Cristianismo », siquiera Cristo, entre otros títulos, recibió el de Maestro y de él se dice que amaba a los niños y decía: « Dejad que los niños se acerque a mí.» En aquellos desventurados tiempos, los sacerdotes se vestian a la manera espiritual de Millán Astray, y sacerdotes, militares, políticos y palsanos adictos a la Cruzada se habían olvidado del Maestro, no se acordaban de Cristo.

La sentencia : « Los pueblos tienen el Gobierno que merecen », es aplicable a los maestros nacionales. Estos tienen el trato que merecen por su conducta inhibitoria, blandengue y ausente de valor civico y sindical. Es su credulidad o su debilidad tan grande que siguen creyendo en las bondades del régimen y el espíritu social de la Cruzada. Mientras se empecinen en su actitud de pecadora indiferencia con respecto a la política practicada en el país por el sindicato de explotadores de la victoria, mientras sigan en la pacata actitud de aguantar el desprecio que todos los días les imparte el Gobierno, la prensa y las clases bien pensantes conti-nuarán periclitando en el puerto de arrebatacapas en que se ha transformado España.

¡ Pobre España y pobres maestros nacionales! Conocen el Padrenuestro y saben recitar y enseñar el Avemaría. Endilgan el Viejo y el Nuevo Testamento, pero, al parecer, ignoran y no saben enseñar que la liberación de los trabajadores ha de ser obra de los trabajadores mismos. En ellos y no fuera de ellos reside la fuerza que los ha de dignificar. Abandonen ese aire pobretón de clase media marginal, levanten la cabeza y no se olviden de que son trabajadores tan explotados y tan escarnecidos como los peones de brega.

Si no tienen la fuerza de levantarse y echar a andar hacia una actitud digna y rebelde, no se quejen y sigan esperando de las Cortes, del Consejo Nacional del Movimiento, del Gobierno y del Caudillo.

Sigan esperando que se cansarán y llegarán a viejos sin conocer el color deslumbrante de la dignidad.

¿ LA FALANGE SOCIALISTA?. O LA DESINTEGRACION DE LA FALANGE

Rodrigo Royo, presidente y fundador de « SP » y director del diario « SP », ha recitado el responso fúnebre de la Falange el 7 de septiembre, en el Casino de Guadalajara.

En primer término, Rodrigo Royo asegura que la « Falange es la doctrina de los trabajadores y de los humildes y que es con la Falange con quien hay que conseguir la justicia social, la

transformación de las estructuras y la consolidación de la Revolución o nada de esto se conseguirá en absoluto. » « La Falange existe porque existimos los falangistas y seguirá existiendo mientras existamos nosotros y existirá muchísimo tiempo porque cada dia, en lugar de ser menos, somos más falangistas. »

Así, pues, no nos inquietemos acerca del porvenir: Cada día habrá más falangistas y como la « Falange es la doctrina de los trabajadores y de los humildes », en un futuro próximo los trabajadores y los humildes, que somos los más, llegaremos al socialismo falangista que nos promete Rodrigo Royo —en otra parte de su discurso-sermón—, el que, por por añadidura, « es profundamente democrático ». Y todo eso sin que nadie se haya enterado en ese mundo complejo, extenso y dialécticamente revolucionario, que es la masa de trabajadores y humildes.

Ya nos estábamos entregando a la dulce esperanza de ver Es-paña transformada por el impulso revolucionario de los falangistas cuando todas nuestras esperanzas se desplomaron al enterarnos —en otra parte del sermón de Rodrigo Royo- que el conferenciante se pregunta con asombro digno de más serio motivo: « ¿ Cómo se atreven a acusarnos de antiguos las mismas momias amarillentas y empolvadas que viven ancladas en los esquemas del liberalismo decimonónico, de la doctrina económica capitalista o del socialismo de Pablo Iglesias ?» El liberalismo decimonónico es un muerto que sólo lo recuerdan en los funerales aniversarios. No es lo mismo la doctrina económica capitalista, porque esa ahí está vivita y coleando después de 29 años de victoria y paz o paciencia francofalangista, precisamente, contra la santa y buena, lúcida y previsora, idea socialista de Pazlo Iglesias.

Item más, cosa que nos alarma en cuanto al porvenir del so-cialismo falangista de Rodrigo Royo : « Pero no somos imbéciles. Y no estamos ciegos. Y vemos cómo las cosas se van deteriorando y cómo se nos va empujando y arrinconando, y cómo se va adulterando y pervirtiendo la Revolución, y cómo desde comenzar por poner en duda nuestra existencia desafiar nuestra legitimidad, se está creando un clima y una aparente legalidad en la que ya se castigan actos de defensa del 18 de Julio, ya que se toleran actos de desacato al 18 de Julio y ya se atisba la llegada de una situación en la que el enemigo va a reponer en escena tácticas que nosotros desearíamos considerar como gloriosamente fenecidas. » ... « A lo sumo, quedan, en mi opinión, no más de tres o cuatro años para que los demoledores del régimen y de la Revolución nacional hayan consumado su obra. » Este don Rodrigo se ha puesto en calzas prietas y nos está poniendo la carne de ga-llina con sus denuncias escalo-

friantes y sus premoniciones apocalipticas por cuanto que no se limita a decir lo que ya queda copiado, sino que nos amenaza con abismos de fragmentación partidista « ... si los insensatos, los locos o los ilusos, insisten en el desmontaje de nuestras realizaciones y siguen perseverando en su labor demoledora, empujando a España otra vez hacia el abismo de la fragmentación partidista, el separatismo, la lucha de clases y la explotación del hombre por el hombre dentro del frágil santuario del Estado liberal y capitalista, debemos advertirles con toda serenidad que nos estamos aproximando rápidamenmente a un momento en que la sonrisa, la amabilidad y el « usted perdone » no van a ser la única dialéctica posible.»

No sólo nos amenaza con la « dialéctica de las pistolas », sino que nos recuerda que el régimen terminó con la lucha de clases y con la explotación del hombre por el hombre. Nos lo recuerda por si nosotros estimamos que nunca el hombre estuvo, en que va de siglo, tan indignamente explotado como lo está bajo la Cruzada y por si se nos ocurre suponer que las huelgas obreras habidas, las que hay hoy y las que habrá mañana, los encarcelamientos de sindicalistas, las inhumanas condenaciones de trabajadores por actos de lucha por un mundo mejor, por la dignidad y por la justicia social, son paladinas manifestaciones de la lu-cha de clases, reacciones viriles y muy patentes contra la inicua explotación del hombre por el

Todo eso no impide a don Rodrigo seguir estimando que Franco es el « Jefe Nacional del Movimiento y el Caudillo de España », y a Solís « el secretario del Movimiento », del movimiento parado, dentro del cual está la Falange socialista que nos descubre este marrullero periodista.

Este gárrulo plumífero, falangis-

ta y trasnochado sujeto, cree que los españoles nos hemos caido de un nido o acabamos de llegar de Batuecas. Es cierto que hay muchos badulaques dentro y fue-ra de España. Cierto, también. que son más de un regimiento los picaros que fingen creer las tenebrosas bobadas de los beduinos falangistas. Como es indiscutible que la legión de explotadores de la Cruzada tiene sumo interés en que las denuncias y profecías de don Rodrigo impresionen a los ciudadanos poltrones. El fomento del miedo a las mutaciones y la siembra de poltronería ciudadana han sido siempre dos de los objetivos fundamentales del régimen Hasta ahora esas dos adormideras han dado buen resultado, siquiera en los últimos años hayan perdido mucha de su eficacia an-terior. En esta decadencia de la eficacia de los soporificos que el régimen ha inoculado constantemente en la ciudadanía española lo que asusta a don Rodrigo, a quien podría decirse : « Dime de qué presumes y te diré de qué

Cincuenta anos de socialismo en Europa

Por Antonio Escribano

La rotunda victoria electoral de los socialdemócratas suecos viene a confirmar el concepto de que los partidos socialistas democráticos han realizado en Europa una obra social y civilizadora mucho más beneficiosa que el comunismo de tipo soviético.

En 1967 se celebraron los cincuenta años de la revolución rusa. La propaganda moscovita, coreada en todo el mundo por voces sincronizadas, echó la casa por la ventana. La U.R.S.S. aparecía como un mítico reino de Jauja. A su lado, el resto del mundo, como una taifa de perros capitalistas donde los trabajadores todavía arrastran grilletes y realizan el trabajo a latigazos.

Lo cierto es que después de cincuenta años de revolución triunfante, de socialización de la producción y el consumo, de absoluto dominio del partido comunista, el obrero ruso se encuentra en inferioridad de condiciones comparado con el proletariado de los países donde la socialdemocracia, el laborismo o el socialismo democrático — todo viene a ser igual— ha ejercido su acción en el mismo lapso de tiempo.

El nivel de vida de un obrero ruso o de cualquier otro país comunista, está por debajo del que disfruta un trabajador sueco, noruego, danés, alemán, belga, francés o inglés, por ejemplo. Estos tienen a su alcance mayores bienes de consumo. Las garantías individuales son superiores. El progreso técnico y científico convierte al obrero europeo en usufructuario de una mayor abundancia de ventajas materiales.

Los sistemas de cooperativismo, garantías sociales y previsión alcanzados por presión de la socialdemocracia en los Gobiernos burguses, aseguran a los trabajadores una estabilidad económica admirable. Los Gobiernos con mayoría socialista han impuesto medidas de beneficio público, con preferencia al sector privado. No legislan para mantener privilegios del capitalismo, sino con un sentido nacional con inclinación popular.

No es exagerado afirmar que ciertos países europeos están más cerca de un neosocialismo que del auténtico capitalismo. En ellos se ha impuesto el interés de la colectividad al de las clase tradicionalmente dominante. Otro hecho innegable es que los planes de gobierno favorecen marcadamente a las masas más necesitamente a las masas más necesitamente a la ción educativa, de vivienda, salubridad, enfermedad y vejez constitunyen derechos inalienables que la clase obrera ha conquistado en forma categórica. La legislación estatal admite hoy, como cosa normal, el principio de que los trabajadores tienen derecho! a una vida libre, digna y satisfactoria.

Todo esto ha sido obra, en su mayor parte, de la socialdemocracia europea. Se han logrado avances impresionantes sin perder un milimetro de libertad individual o colectiva. Sin sentir la amenaza de los campos de trabajo o cualquier forma de coacción que castigue la rebeldía intelectual o cualquier decisión que no esté reglamentada por el partido.

La intervención del socialismo democrático en los Gobiernos durante los últimos cincuenta años, ha creado un tipo de Estado social avanzado y moderno como contraposición al Estado tecnócrata-empresarial de los países comunistas o el Estado paternalista de los regímenes superviventes del concepto teocrático-oligárquico de la trasnochada época nazifascista.

El socialismo o la socialdemocracia han venido transformando paulatinamente la economía llevándola a un grado de prosperidad que contrasta con el sistema de vida soviético. Cincuenta años de actuación política del socialismo han logrado mayores beneficios para la clase obrera que cincuenta años de comunismo en Rusia. Esta es una verdad irrebatible, aunque sea decepcionante para los que tuvimos la flusión de que la revolución rusa acabaría con las clases y no daría oportunidad al nacimiento de « la nueva clase » tan sagazmente analizada por Milovan Djilas.

No hay duda que Europa está más avanzada y próspera allí donde el socialismo democrático ha ejercido su acción política, sindical y auténticamente pacifista. Cincuenta años de historia lo proclaman.

La renta del suelo

(Viene de la pàgina 8.)

resumen, la renta diferencial proviene de la diferencia entre el precio general de producción, que en la agricultura se determina por el rendimiento del trabajo de las tierras inferiores, y el precio individual de la producción de las fincas más fructiferas.

Las leyes fundamentales del desarrollo capitalista rigen igualmente en la industria y en la agricultura. Lo mismo en uno que en otro dominio, las fuerzas productoras tienden a desplazar la pequeña o mediana producción; los progresos de las fuerzas productivas preparan y hacen inevitable la transformación revolucionaria del régimen capitalista de producción y la instauración del régimen socialista

En el dominio de la concentración agrícola los comunistas, empezando por Lenin, no han hecho suyas las tesis marxistas clásicas. Se sabe que Lenin por ra-

zones tácticas que concernían a la Rusia prerrevolucionaria modificó, en el dominio agrícola, la doctrina del marxismo. Al tratar de la agricultura, Marx pensaba especialmente en los países desarrollados de Occidente cuyo estudio le había convencido de la superioridad económica absoluta de la gran explotación sobre la pequeña. La doctrina de Marx -discutible, por ser demasiado exclusiva- tenía el gran defecto de prohibir a los partidos obreros que explotaran el descontento de los pequeños propietarios, amenazados por el desarrollo capitalista. Los « revisionistas » alemanes empezaron, a primeros de este siglo, una crítica muy pertinente del punto de vista de Marx que entonces defendía como buen ortodoxo Kautsky, Lenin siguió este debate con una gran atención. En lo que se refiere a la evolución de la agricultura de Occidente, aprobaba las ideas clásicas marxistas : pero

guiado por su instinto, reconoció que el problema agrario no se planteaba lo mismo en Rusia y en otros países en camino de des-arrollo que en Occidente. La gran propiedad que dominaba en el Este, decía, no tiene un carácter capitalista, sino feudal. Luchando contra los latifundios, los campesinos, mantenidos en la servidumbre, no combaten el capilismo y el progreso técnico que él trae, sino el feudalismo atrasado. La lucha de los campesinos tiene una significación progresista y el partido obrero tiene que buscar su alianza con ellos. Lenin elaboró así la estrategia revolucionaria a la cual el comunismo debe sus grandes éxitos y fracasos tanto en Rusia como en China y en los países subdesarrollados.

La alianza del partido obrero con los campesinos es la gran descubierta de Lenin, una de las ideas maestras del siglo XX.

ANNIVERSAIRES

(Viene de la pagina 8.)

teaux qu'il escortait mettaient le cap sur la zone interdite.

« La main du Président se porta sur son visage et couvrit sa bouche. Il ouvrit et ferma le poing. Ses traits étaient tirés, ses yeux douloureux, presque gris. Nous nous fixions les uns les autres... »

Robert Kennedy écrit « qu'ils se sentaient au bord du précipice, sans moyen d'en sortir ». D'une minute à l'autre, en effet, les bombardiers supersoniques et les navires américains, avec leur chargement nucléaire, allaient devoir entrer en action, quand on apprit que le sous-marin et les bateaux qu'il escortait s'arrêtaient en deça de la ligne... « Le monde recommençait à tourner ».

Qui peut assurer que la situation mondiale est moins tendue qu'il y a six ans ?

* * *

La vérité est que l'existence mêmes des armes de destruction massive accroît terriblement les risques.

Lorsque avant 1914, Jaurès dénonçait la montée des périls, une vaste partie de l'opinion donnait raison aux nationalistes, aux militaires et aux munitionnaires qui lui criaient : « Qu'il aille le dire à Berlin I » La variante actuelle va de soi : « Qu'on aille le dire à Moscou I » C'est parfaitement juste, mais il faut être logique dans le défi. Les responsables politiques ne devraient pas craindre d'aller à Moscou — en demandeurs, bien entendu.

Or ils ne le veulent pas ou n'osent pas. Ils risqueraient un désaveu des états-majors s'ils jouaient cartes sur table et metaient les Soviétiques en demeure de négocier les garanties mutuelles d'une limitation progressive des armements de toute nature.

N'est-il pas significatif que les « Petits » s'insurgent, sous divers prétextes, contre le traité amérie cano-russe de non-prolifération nucléaire!

Ils ne veulent pas admettre que plus la politique soviétique apparaît chargée de menaçantes incertitudes, plus il importe de faire connaître à l'opinion mondiale les gages concrets de sécurité collective que les deux camps sont disposés à échanger. Et plus les défiances se justifient, plus il importe, à l'Ouest, de renforcer la paix par des propositions irrécusables de désarmement contrôlé.

Cinquante ans après la fin du premier conflit mondial, il n'est pas douteux que la course aux armements sans contrôle et sans frein, tôt ou tard c'est la guerre.

Mais la preuve est faite également, ne fût-ce que par l'exemple de la France et de l'Allemagne, qu'entre les peuples aucun antagonisme n'est éternel. On a interdit EL SOCIA-LISTA, nous vous rendons LE SOCIALISTIE. Nous vous-lons simplement, en frères vous rendre un peu des moyens que ron vient hon-teusement de vous ravir. Georges BRUTELLE Secrétaire général adjoint de la S. F. I. O.

HESOCHIAN HE

Se ha prohibido EL SO-CIALISTA I nosotros os de-volvemos LE SOCIALISTE Queremos senciliamente res-tituiros, como hermanos, al-go al menos de los medios que tan vergonzosamente os acaban de quitar

Georges BRUTELLE Secretario general adjunto de la S. F. I. O.

ANNIVERSAIRES

par Victor LAROCK

Les célébrations de l'armistice de 1918 ont commencé.

Qui ne s'associerait de cœur et d'esprit à ces lointains souve-

Notre époque, cependant, apprécie les fastes du passé surtout quand ils éclairent le présent. Sans trop de concessions aux manifestations et lieux communs traditionnels. Et l'on ne peut faire grief à la génération qui atteint l'âge d'homme de n'avoir qu'une notion brumeuse de ce que fut le Onze Novembre 1918.

Une fois rendu le juste hommage aux héros et aux victimes, un langage réaliste est mieux compris que les émois rétrospectifs. Il peut tenir en peu de mots.

Les deux conflits mondiaux ont eu des causes communes - capitalistes, impérialistes, nationalistes - et ils ont montré à l'évidence que, d'elle-même, la course aux armements conduit inéluctablement à la guerre.

La course a repris avec une for-midable ampleur. Il faudrait le dire dans les cérémonies publiques.

Le vieux cliché selon lequel on ne préserve la paix qu'en préparant la guerre avait fait merveille : l'Europe de 1914 était une poudrière remplie à bloc. Il suffisait d'une étincelle pour provoquer la conflagration.

Vingt-cinq ans plus tard, même si l'Allemagne n'avait pas été gouvernée par une brute démente, comment les armes accumulées au cœur de l'Europe auraient-elles pu ne pas servir ? Il n'est pas d'Etat puissamment armé et craignant ou faisant craindre l'agression, qui ne soit entraîné à recourir à la force.

Et maintenant, où en est l'Eu-Non pas celle des Communautés, mais des états-majors?

De part et d'autre, des lignes d'occupation, les moyens de dévastation dépassent ce qui s'est vu en aucun temps. D'année en année ils se renforcent et se renouvellent.

Dès 1963, au témoignage du ministre américain de la Défense, les engins nucléaires entreposés dans l'ouest du continent constituaient un potentiel « dix mille fois supérieur » aux deux bom-bes qui mirent fin à la seconde guerre mondiale.

Du côté soviétique, la puissance « défensive » n'est pas moindre. Il n'est pas de stratège au monde — ni de simple civil qui ne sache que la meilleure défense, c'est l'attaque.

Certains croient, ou voudraient faire croire, qu'en cas de conflit, les engins atomiques resteraient inemployés.

Déjà avant 1914, un idéologue prédisait qu'à force de se gorger d'armements, le dieu Mars cesserait d'être redoutable. « Le monstre, disait-il, crèvera d'obésité ». Guillaume II et ses généraux, le Tsar et ses acolytes se souciaient bien de ces prédictions littéraires!

L'étendue des hécatombes à prévoir ne supprime pas le danger de guerre. Il vient toujours un moment où le nombre de millions de morts compte moins, pour ceux qui décident et ceux qui les poussent, que la peur sincère ou feinte d'être attaqués. Ce n'est pas parce que le mythe de « l'équilibre des forces » n'a plus de sens désormais que les protagonistes des Supergrands cesse ront de l'invoquer pour se don-ner des chances de l'emporter,

le cas échéant. Que disait le 15 octobre 1968, le commandant suprême des forces atlantiques ? « Qu'en cas d'agression, il serait nécessaire d'utiliser les armes plus tôt que prévu ». Voilà qui est aussi net que probable.

Un an plus tôt, que déclarait de son côté le maréchal N. Krylov, vice-ministre de la Défense soviétique, dans un article des « Izvestia » (16 oct. 1967) ? II annonçait qu' « en cas d'agression, l'armée rouge utiliserait les missiles dès les premières minutes, non seulement contre les troupes ennemies, mais également contre les cibles industrielles, les centres militaires et administratifs, les postes de commandement »...

Dans ces conditions, tout désarmement unilatéral et incontrôlé serait une criminelle sottise, mais aussi c'est folie de prétendre que l'équilibre des armements jamais atteint, toujours précaire, constituerait une sauvegarde suffisante ou primordiale de la paix. La leçon des deux grandes guerres est, à cet égard, assez probante. Les anniversaires devraient au moins avoir l'utilité de le rap-

En même temps que de mettre en lumière ,avec toute la netteté brutale et salutaire qui s'impose, ce que signifie concrètement le caractère sacré » des intérêts et des idéologies qui s'affrontent à l'Ouest et à l'Est.

Qu'on ne dise pas que le péril est lointain ! Il peut surgir chaque jour, en Europe centrale, à Berlin, dans le Moyen-Orient, en n'importe quel autre endroit du

Tient-on pour rien les avertissements angoissés de U Thant ? Voici (McCall's ; le Monde, 23 octobre) celui de Robert Kennedy. Témoignage posthume au sujet d'une crise où la paix mondiale ne tint qu'à un fil.

Le président des Etats-Unis avait marqué à Khrouchtchev la ligne que ses forces de mer, en route vers Cuba, ne pouvaient dé-: sinon, elles seraient détruites. Soudain l'on apprit qu'un sous-marin soviétique et les ba-

(Pasa a la página 7.)

Notas y noticias

Lo que sucede y lo que se dice

ALGO HAY PODRIDO EN DINAMARCA

Ha habido exportación clandestina de capitales ? — El pasa-do verano ha calentado la olla de los rumores en orden a una su-puesta exportación de capitales. El ruido ha sido tan intenso y alcanzó tal importancia que tuvo que intervenir la Administración franquista para evitar que la olla de los rumores oliera a todo menos a agua de colonia

El rumor tuvo su origen en un artículo que, bajo la firma de Luis Ignacio Parada, publicó « El Eu-ropeo ». En él se afirmaba : « Existen poderosas razones para pensar que se ha iniciado una nueva salida masiva de capitales hacia otros países.» La noticia fue publicada el 16 de agosto. Luis Ignacio Parada añadía : « En las últimas semanas ha podido apreciarse un alza sensible en las cantidades destinadas oficialmente a la compra de pesetas en el tranjero, han descendido sensiblemente algunos depósitos bancarios en moneda extranjera, se han cancelado inesperadamente algunas cuentas en divisas o en pesetas convertibles y ha descendido sospechosamente la cotización de nuestro signo monetario en los mercados internacionales. »

« Pueblo » fijaba en un editorial que la « fuga de capitales rondaba, en los últimos tiempos, los 15.000 millones de pesetas ».

Otros periódicos, « La Gaceta del Norte », « El Alcázar », « Europa Press » y « Cuadernos para el Diálogo », además de « El Eu-ropeo » y « Pueblo », amén de los periódicos provinciales que seguramente se han hecho eco del rumor, dedicaron comentarios a

este nuevo y supuesto escándalo.

Había que evitar que la cosa fuera a mayores. El Instituto Espaáolo de Moneda Extranjera negó el rumor. El mismo Luis Ignacio Parada, a quien seguramente tiraron de las orejas y lo ame-nazaron con el rigor de la ley de prensa fabricada por Fraga Iribarne, tuvo que cantar el mea culpa y llenarse de ridículo. Con sorprendente humildad — así lo califica la revista « SP »— Pa-

Por José BARREIRO

rada dice : « ... expuse con más apasionamiento que reflexión una opinión acerca de la posibilidad de que se estuviese produciendo una masiva evasión de capitales hacia otros países, basándome en algunas aparentes circunstancias, en unas supuestas razones y en unos peligrosos motivos sicológicos. » (Pero) « mis conclusiones distaban mucho de ser absolutamente ciertas, generales e inexo-rables y plenamente condicionantes, rigurosas y fundamentales.»

Con la rectificación humillante de Luis Ignacio Parada no se ha clarificado totalmente la atmósfera. Ha llovido ya muchas veces esta clase de agua purulenta para que la gente no piense que tras la noticia y la rectificación algo se esconde que no es trigo limpio. La misma palinodia de Luis Ignacio Parada encubre ciertas reticencias y dado el mefítico clima moral que en España instauró la cristianísima Cruzada, todo es posible « Si non e vero e ben trovato », porque la evasión de capitales -de divisas y de pe-

agricolas en el mercado son fija-

dos por el precio de la produc-

ción de las tierras peores, El pro-

pietario de las fincas mejores sa-

be que sus tierras tienen un ren-

dimiento mayor y pide una renta

más alta por ellas. Todo agricul-

tor arrendatario aspira a tomar en arriendo las mejores tierras,

con lo cual la demanda crece y,

al aumentar la demanda, sube la

renta ; de esta manera, lo que

en la industria es la plusvalía ex-

traordinaria, se convierte en la

agricultura en la renta difiren-

cial del suelo que percibe el pro-

rio percibe la ganancia media

la renta no es una deducción de

la ganancia, es una modalidad de

la plusvalía extraordinaria que

brota de la diferencia entre el

rendimiento del trabajo en una

parcela de superior calidad y otra

de calidad inferior. Cuando un

capitalista coloca su capital en la

agricultura y explota por su cuen-

ta la tierra, se apropia personal-

mente de esa renta Si la de-

manda en el mercado agrícola

baja, el capitalista o arrendata-

rio de la parcela de calidad infe-

rior ya no podrá obtener la ga-

nancia media y se sustraerá al

cultivo de esa parcela, el precio

de los productos agrícolas en el

mercado será determinado por el

precio de la producción de las

fincas que le siguen en calidad

y desaparece en éstas la renta

diferencial. Si esto no coincide

con un aumento de la demanda,

los frutos de la finca de peor ca-

lidad no encontrarán salida y las

otras fincas, antes superiores, se

convertirán, a su vez, en las peo-

pietario o terrateniente.

De este modo, cada ar

setas convertibles y no convertibles— es una epidemia tan consustancial con el régimen como fueron en otro tiempo las licencias de importación y exportación con los entorchados de gene-

« El Economista » no podía faltar a la cita cuando se trata de cuestiones de dinero y de evasiones de capital. Como es más papista que el Papa en orden a su condición francofalangista, acepta como artículo de fe que la «opinión» de Luis Ignacio Parada carece de fundamento y los rum>res, para « El Economista », tienen más de « sensacionalismo » que de « mando de la verdad ». No obstante, no le parece obvio decir : « De todos modos sería conveniente que cuantos organis-mos oficiales tienen posibilidades de control en este terreno de la moneda extranjera no los suavicen, sino, al contrario los hagan actuar con la mayor rigidez y con una ejemplar dureza, en el castigo de las operaciones descubiertas. » « Hay que castigar duramente el fraude monetario, que nos perjudica a todos y sólo pe-neficia a unos cuantos, muy pocos afortunadamente, que no tienen ningún sentido de lo que es el patriotismo. »

¿ Para qué hablar de aplicar con rigor el castigo cuando no hay delincuente ? La recomenda-ción de « El Economista » no tendría sentido si no existiera esa falta de lo que es el patriotismo, sujeto este último tan abstracto y tan pariente próximo de la farsa que cuando nos lo mencionan nos preguntamos con no poca angustia : ¿ Qué general, qué coronel o qué sargento se va a sublevar

De todas formas, mientras un vendaval purificador no limpie el ambiente hispano, algo hay po-drido en Dinamarca.

LA MISERIA DEL MAGISTERIO

Todavía a estas alturas, los

En otra carta enviada a la misma revista, otro lector, que tampañol no aplique el coeficiente ue se había previsto, cifrado en solamente ei coeficiente 2.6. Caudillo el agravio social y ecopese a que el Jefe prometió atender a los demandantes —segurasenil o de cazurrería política-, tampoco ha modificado la miseria los primeros escalafones. Las pro-

dulo incorregible para esperar que la Cruzada dignifique al Magisterio. No conviene olvidar que los bravos cipayos del Caudillo, a medida que « conquistaban » los pueblos de España en aquella horrible e injustificada guerra civil, a los primeros « enemigos » que buscaban eran los maestros nacionales. Acabaron con unos cuantos, expulsaron del Magisterio a

res de las tierras cultivadas. En (Pasa a la pagina 7.)

maestros nacionales de nuestro desventurado país cobran como sueldo de entrada, después de deducir los descuentos de mutua y por otros conceptos, « no cobra en mano las seis mil pesetas » en Barcelona y Madrid, que son los mejor pagados. Así lo asegura un lector de « SP », que tiene todas las apariencias de ser maestro

bién huele a maestro de escuela, se que ja de que el Gobierno es-3,9, y que, por el contrario, apii-Añade que no se han escuchado las mociones y recomendaciones enviadas al Gobierno por el Consejo Nacional del Movimiento y por las Cortes. El exponer al nómico que sufre el Magisterio, mente en un rato de vacilación del Magisterio, singularmente en mesas no han sido cumplidas. Se necesita ser cándido y cré-

otros muchos y pagaron siempre

(Pasa a la pag. 7.)

La renta del suelo

Los autores marxistas explican la renta de la tierra, el alquiler de la misma o el pago del arrendamiento, como una forma de la plusvalía que procede, como las otras, de la explotación del trabajo empleado en la misma y cuyo origen está en el monopolio o propiedad privada de ese elemento natural.

Los marxistas distinguen la renta absoluta y la renta diferencial. Llaman renta absoluta la que brota de la simple posesión de la tierra. La propiedad privada del suelo es un monopolio ; Por César BARONA en la sociedad capitalista, todos los medios de producción son, de por si, un monopolio ; pero la propiedad de la tierra no sólo lo es en tal sentido con relación a la clase trabajadora, lo es también con relación a los otros capitalistas que no son terrarenientes. Se pueden construir nuevas fábricas, pero no se pueden crear nuevas fincas. El terrateniente monopoliza la tierra improductiva y cuando la cede a otro para que éste la cultive, explota, naturalmente, su posición de monopolio, de propietario, y se hace pagar una renta, lo mismo da que la tierra sea buena que sea mala. El monopolio, o la propiedad, del terrateniente proporciona una renta, la renta absoluta, que es un tributo que la sociedad paga al terrateniente.

Aparte de la renta absoluta derivada de la propiedad, los marxistas hablan de la renta diferencial procedente de la diferente calidad de la tierra, de la situación de las fincas con relación a los mercados de los capitales invertidos en las mismas, o en las mejoras que en ellas se han introducido, etc. Esta renta se produce por la diferencia (de ahí su nombre de renta diferencial) existente entre el rendimiento del trabajo en diversas fincas, debido a la fertilidad desigual de las tierras cultivadas ; a una mayor fertilidad, más proximidad a los mercados, o mejoras hechas en las fincas, corresponde más importante renta, que cobra el propie-

Los precios de los productos de la tierra no se forman como os precios de los productos indus-

triales; el precio agricola no está determinado por el precio medio de la producción, sino por ei precio de producción que rige en la tierra de peor calidad, siempre que la demanda pida la totalidad del producto.

En la industria, cuando una empresa logra intensificar el rendimiento del trabajo respecto a las otras empresas del mismo ;amo, esa empresa obtiene una plusvalía extraordinaria. Sin embargo, en la industria ese estado de cosas no puede ser duradero, más tarde o más temprano surgirán otras empresas con un grado de rendimiento de la misma intensidad y así la productividad acaba nivelándose y la plusvalia extraordinaria desaparece. No sucede lo mismo en la agricultura ; la tierra no se aumenta a voluntad, no se pueden construir nuevas fincas. Unicamente se pueden poner más capitales, más cantidades, en las fincas existentes. Precisamente porque las tierras de mejor calidad son limitadas y no pueden construirse otras nuevas, los precios de los productos